

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 5 (1972)
Heft: 4

Artikel: Au hasard d'une correspondance
Autor: Auberjonois, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-871020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au hasard d'une correspondance

Samedi J'ouvre à nouveau mon enveloppe, déjà ~~à~~ fermée - en utilisant la trème! C'est au sujet de tes dessins qui ne paraissent pas devoir te donner toute satisfaction! Là aussi tu es trop pressé - il faut d'abord t'y remettre. Pour le faire de dessins que tu cherches à réaliser tu es de complément, à un texte - il te faut partir du mobile - de la nature; et tu possèdes tout ce qui il faut sous la main: fermes et enfants - chiens et chat, cavaliers (mitre) nus au besoin. Utiliser du crayon, deux B c. à dire tendre sur facilité le trait rapide que tu feras à ta table relevée ^{enroulée} à l'encre! Un album avec feuilles jointillées détachables, papier ordinaire non glacé. Le mobile tranquille, mais surtout en mouvement album en main, toi debout; ne regardes que furtivement ~~tes dessins~~ les yeux fixés sur le mobile, et exécuter cent-vingt cent au besoin dans une séance, que tu révises à ta table, la somme prête à les corriger (mais le moins possible) - et cela pendant que tu as cité à l'encre de la tête, dans les yeux. Il faut pouvoir dessiner (par exemple) un homme qui se jette par la fenêtre, d'un 3^e étage; et assemblant... ajoutait Marquet - bon dessinateur de croquis. Tu verras combien ce genre de travail t'aide! Les dessinateurs de grand talent un foya Jérôme Bosch - et de notre époque: Toulouze Lautrec Rouveyre, même Sem, un habitué mondain de deauville, la plus élégante - poussent leur métier en vue d'œuvres bep. plus poussés. Après tu n'arriverais pas à faire, n'ayant pas en main le métier voulu. Mon croquis est vivant, éreinté parce qu'il nécessite une attention très tendue. Aller parfois à New York au jardin d'acclimatation prendre ce genre de croquis devant des bêtes sauvages: un tigre dans sa cage, avant le repas, est apiti, marche de sa cage d'un mouvement rituel derrière les barreaux. Son mouvement ne varie guère - toujours le même, aller et retour, l'une de ses pattes ayant marché de une colique, avait laissé une empreinte où sa patte venait chaque fois qu'il passait dessus. -

Essaye et dis moi si tu es en peine - après ça. essai

2 juin 1934

On m'a apporté récemment un numéro de *Harper's Magazine* où un auteur au nom allemand prenait à partie le père Cézanne d'une façon absurdement arbitraire, obéissant en cela à un mot d'ordre de réaction contre l'art moderne, qu'eussé-je eu des chances de voir ma réponse insérée j'aurais remis ce Monsieur à sa place avec plaisir. On le représentait, le Père Cézanne, sous les traits d'un *paysan* inculte, un autodidacte qui n'avait pu se réaliser, et rien n'est plus ridicule car Cézanne se nourrissait de classiques latins. Partout du reste une campagne se dessine dans ce sens, annoncée souvent grossièrement.

[...]

Le soir je vais parler avec un ouvrier intelligent, un nommé B., ou bien je marche jusqu'au port et je bois un kirsch, ou je m'assois simplement sur les rochers, au débarquement de sable, en fumant une cigarette.

19 janvier 1935

A propos de Stravinsky, il serait intéressant de lui parler de son cas tel qu'il est vu dans les milieux avancés de Paris. Peut-être en aurais-tu l'occasion à son prochain passage à New York, et y aurait-il matière à un article dont tu prendrais seul la responsabilité car je ne veux pas jouer au père qui souffle des idées dans l'oreille de son fils. En un mot voici comment je le *situe* :

Stravinsky a représenté jusqu'aux *Noces* le romantisme animé par un souffle russe tout frais. Un romantisme poussé à sa dernière limite par les moyens audacieux qu'il a employés. « Je serre le citron jusqu'à la dernière goutte », disait-il, et qui dit citron dit acidités, dissonances. Je ne m'aventure pas dans le domaine de la technique. Là où le cas m'intéresse psychologiquement, c'est que sa manière a changé avec son départ de Morges où il a écrit *Noces*. Une rupture s'est produite avec son nouveau genre de vie. Avec

l'inquiétude, un retour à une religion intensive, presque bigote. La religion, la forme de musique religieuse s'est substituée à sa forme romantique. Ce qu'il voulait appeler un retour au classicisme.

Chaque œuvre, dès lors, a marqué un progrès (?) dans ce sens. De plus en plus dépouillées (vidées disent les uns) pour aboutir aux dernières grandes créations de ces cinq dernières années, le *Capriccio*, encore très frais, la *Messe*, de la musique de chambre (j'oubliais *Oedipus Rex*), enfin *Perséphone*, jouée à Paris le printemps dernier sous les auspices de la vieille Ida Rubinstein avec le libretto de Gide (quelle association, Grands Dieux !). Cette dernière œuvre semble lui avoir porté un coup funeste. Elie Gagnebin, qui n'est pas suspect de marchander son admiration à Stravinsky mais qui subit l'influence de Markevitch (lui très désireux et capable de prendre cette place enviée), m'a dit que *Perséphone* était simplement navrant.

Charles-Albert Cingria d'autre part prend fait et cause pour cette nouvelle forme, déclarant que le vieux Stravinsky s'est renouvelé, que seul son dépouillement admirable dérouté ses admirateurs peu préparés à suivre une évolution aussi riche. Il (Cingria) m'a affirmé avoir, partition en mains, retourné nombre de détracteurs d'Igor... leur mettant le nez sur *l'objet*, sur les incontestables trouvailles et difficultés surmontées dont foisonne *Perséphone*.

Impossible de juger, de me prononcer sur un métier qui m'est étranger, mais il serait beau de savoir ce qu'en pense Stravinsky lui-même. Sans s'ériger bien entendu en critique, de provoquer ses explications. Incontestablement la religion dont il est chaque jour plus saturé a dû pénétrer profondément sa musique. Comme il ne m'a pas l'air d'accorder son genre de vie très matérielle avec ses principes religieux, cette transformation est-elle artificielle dans son métier ? Trop voulue ? N'étouffe-t-il pas ses dons volontairement ? N'est pas classique qui veut. Stravinsky, intellectuellement, est attiré par les classiques, mais sa nature y est contraire. Picasso, dans ses incursions dans le dessin classique, a pareillement échoué. Son dessin est devenu mort. Il a senti le danger. Et comme sa nature l'emporte, il s'est précipité au-delà du surréalisme et ne connaît plus aucune limite à ses libertés dont la plupart sont des réussites de métier avec son don unique de constructeur. J'imagine facilement que tu hésiteras à parler à Stravinsky de son art. Par contre en ami on peut tâter le terrain — voir s'il réagit et explique sa transformation sans que la religion y intervienne en quoi que ce soit. [...] (1)

Les chiffres entre parenthèses renvoient à la seconde partie, « Au fil de la mémoire ».

Je ne fais guère que travailler. Toute ma semaine s'est passée à l'atelier d'où je me suis échappé cet après-midi deux heures pour aller voir un match de hockey à Ste Catherine — sans m'y attarder car le froid était vif. Et je suis rentré, en partie à pied, de moins en moins séduit par l'hiver, malgré la beauté d'un ciel délicat qui pesait doucement sur les forêts chargées de neige.

Je me suis fait à mon installation plus que rudimentaire *. Au moins je suis chez moi et je n'ai pas à souffrir de la triste compagnie des tristes hôtes de tristes pensions. Ce soir les cloches sonnent lourdement dans un ciel d'encre, la bise souffle en rafales. Je me sens bien dans mon vieil atelier sale et tranquille.

23 février 1935

Aujourd'hui un vent violent chasse des paquets d'eau contre le vitrage de l'atelier, toute la maison tremble. Le printemps est là tout proche. Hier soir deux gros cortèges de manifestants ont parcouru la ville sans se heurter ; l'un de patriotes qui sont en faveur de la nouvelle loi d'augmentation du service militaire. L'autre contre, bien entendu. Les patriotes avaient, je dois dire, une certaine tenue. Une cinquantaine de dragons — jeunes paysans aux figures rouges, tenant difficilement leurs chevaux excités par les drapeaux, étaient descendus des villages du Gros de Vaud, certains devant couvrir cinquante kilomètres dans la nuit.

16 mars 1935

Ces quinze derniers jours je n'ai fait que travailler d'arrache-pied, me couchant tôt, dormant jusqu'à trois heures du matin, lisant de trois à cinq, et me rendormant de cinq à sept. Cette vie me plaît. Je m'en porte très bien et je m'en réjouis plus que je ne peux dire.

31 mars 1935

Hier un modeste banquet réunissait une centaine de collègues, hommes et femmes. J'ai pris contact avec des *jeunes* (excellente

* Le peintre avait quitté Pully et sa maison des « Communes » pour s'installer à l'atelier du Grand-Chêne.

chose à mon âge) et j'éprouve une certaine satisfaction de voir que je conserve l'estime des derniers arrivés — ceux que leurs tendances surréalistes pourraient pousser à m'ignorer en jugeant mon art désuet, périmé.

[...]

Le chien Jerry des Mermod est mort il y a un mois. Je l'ai regretté comme un vieil ami à barbe peu soignée, toujours attentif à vous accueillir comme un hôte de marque.

26 avril 1935

Je suis rentré cette nuit, parti de Paris de jour, dans un train presque vide et qui semblait épuisé de l'effort qu'il a donné pendant la Semaine Sainte, épuisé par le temps qu'il faisait aussi sans doute car de ma vitre embuée par la pluie j'ai vu défiler tout un pays inondé, des champs couverts de brume, et à Vallorbe de la neige.

Curieux cette impression de notre pays après cette courte absence. Pas trop désagréable pour moi qui, trop souvent, le juge sévèrement : des employés confortables, une certaine lenteur jolie, une pluie de montagne dure et saine, toute une végétation en retard sur les marronniers de Paris. En somme pas de déception.

A Paris, trois jours de fête m'ont permis de voir Igor Stravinsky... Nous nous sommes risqués au Café de la Paix tenu par son beau-frère Beliankine, ex-ingénieur que j'ai connu autrefois à Morges. Tout y est russe, les garçons en moujiks, les plats ultra-Vieille Russie, et Beliankine, deux mètres de haut, la barbe jusqu'au bas-ventre, couvrait notre repas. Beliankine parle nègre, (« Voé » au lieu de Oui « la potache hollandaise » pour potage hollandais) il baise la main des femmes et semble porter sur ses épaules le poids du monde.

4 mai 1935

L'autre jour je me suis rendu au Dézaley pour juger de mes « effets » dans la salle que je dois décorer. J'espère bientôt me mettre à ce travail qui m'intéresse beaucoup et dont je crois pouvoir tirer parti. L'atmosphère paisible de l'endroit, l'abbaye comme tu le sais n'est habitée que par deux vigneronns, fera diversion aux bruits de la ville. Et sous le soleil déjà chaud je jouissais de cette

paix si conforme à mes goûts ! Quelques cris de petites filles, un massif de giroflées coincé entre les vignes, et le lac comme un épais mur bleu.

Pour ma décoration j'ai prévu une figure deux fois grandeur nature, figure de femme nue assise dans de vagues herbages où un renard guette un lièvre assis sur son derrière. Cela pour le motif central. Et sur les deux autres parois, des couples de vendangeurs balancés dans des mouvements différents, et d'une « berquinade » un peu voulue, femmes avec de gros mollets, la taille haute, hommes surmontés de leurs *brantes*, en corps de chemise.

Le mur légèrement teinté, passé au blanc de céruse, éclaire cette salle malheureusement un peu sombre et qui ne prend jour que par la paroi Est, trouée d'une porte et de baies vitrées.

L'ameublement est de bon goût : trois grandes tables avec leurs chaises, quelques vieux coffres garnis de pichets de faïence, une vieille cheminée ancienne avec sa hotte montant jusqu'au plafond garni de poutres apparentes. Telle qu'elle est actuellement elle est triste, encombrée de fautes de goût : lustres absurdes, murs chevrons au pochoir. Je pourrai, avec l'acquiescement de la ville de Lausanne, en faire une jolie petite salle, sans prétention, gaie... mais tout n'est pas dit. Je me heurterai sans doute à la bêtise du jury, à la susceptibilité toujours éveillée chez les hommes politiques. (2)

14 juin 1935

Depuis six semaines j'attends la réponse qui doit me venir de l'Hôtel de Ville pour me permettre de m'atteler à mon travail de décoration au Dézaley. Et la faute en est à un sot individu dont Ramuz avait eu à souffrir l'an passé, pendant les fêtes du Rhône... un radical vaniteux... qui se voit de par sa fonction appelé à tout censurer. Pour ce qui me concerne il a la prétention de m'imposer des *barques* dans le sujet que je traite ! Je m'y oppose et le grand homme, vexé, résiste. Dommage, car le temps passe et je reste le bec dans l'eau.

C'est drôle, rarement j'éprouve un sentiment de solitude dans mon atelier, mais dès que je prends part à la vie de Lausanne, je sens la tristesse me gagner.

26 juin 1935

Je regarde au petit matin les écoles qui partent en course. Cela éveille des souvenirs, les miens et ceux qui vous concernent. Je vous sens heureux l'un et l'autre, cette pensée m'est douce car on ne sait jamais si l'on réussit dans l'éducation de ses enfants, surtout quand le père est seul à en prendre la responsabilité.

Cingria est venu me demander à manger, sans un sou, énorme et bon enfant. Il a avalé trois riz-de-veau en un clin d'œil et regardait après ce qui pourrait bien lui tomber sous la dent.

Rencontré le petit chien jaune du Cercle littéraire qui regardait son maître comme un Dieu. Il devient sourd et risque de se faire écraser par les autos. Aussi ne sort-il plus seul comme il en avait l'habitude.

14 juillet 1935

J'ai travaillé un peu ce matin à ma décoration dont je fais des études grandeur nature à l'atelier, mais je me sentais si peu dispos qu'après ma soupe de midi je me suis décidé de quitter toutes ces préoccupations pour une fatigue plus saine... J'ai marché jusqu'à Lutry. La banlieue avait un air accablé, propre aux dimanches. De rares autos filaient sur Vevey. Des enfants flânaient le long du lac, et l'impression que je jugeais triste au début s'est muée en un sentiment de paix plein de repos.

Et je me retrouve à huit heures à l'atelier où la nuit va tomber. Demain le travail reprend. Ce n'est guère que dans un mois que je serai en mesure d'affronter les murs de ma salle du Dézaley. Mais à ce moment-là, bien préparé, je voudrais expédier le tout en quinze jours. Et enfin débarrassé de ces inquiétudes j'aurai je l'espère le loisir d'aller huit jours à Vermoise en Champagne.

3 août 1935

J'ai commencé hier seulement mon travail au Dézaley. La salle n'était pas prête à me recevoir avant et je ne sais pas au juste le temps que cela prendra. Je pars heureusement tôt le matin à six heures. La vigne est superbe, comme on ne l'a pas vue depuis cinquante ans pour l'inquiétude du vigneron dont la récolte précédente n'a pas été vendue. Les caves sont pleines. En viendra-t-on

chez nous à verser le vin au lac comme le café dans l'océan ? Ce ne serait pas dans les habitudes vaudoises où l'on préfère se le verser en bas le ventre.

Quelle paix là-bas et combien la vue était belle. Les fenêtres grandes ouvertes sur le lac et tout ce silence de l'abbaye endormie par cet après-midi du dimanche avec le seul chant d'une musique à bouche et les cris des mouettes.

[...]

J'ai déjeuné à Ouchy avec Stravinsky (Ramuz était de la partie). Il avait gentiment passé l'eau de Thonon pour nous voir, y retournant le soir, et de là à Sancellemoz, Haute Savoie, où sa femme se guérit dans un sanatorium. Igor très brave, tout petit, ne cesse de manger : sur le bateau des fritures ; au déjeuner des salades, des filets, du fromage ; sur le quai, des glaces car il y avait fête foraine et nous sommes même entrés dans la baraque d'une femme colosse qu'il a fallu tâter sur sa demande expresse pour *contrôler* ses muscles.

Le conflit Italo-Ethiopien passionne l'opinion ici, surtout chez le peuple qui prend parti, bien entendu, pour le plus faible. Ce soir le vigneron du Dézaley me faisait l'éloge du *néjusse* (negus) ! — (3)

8 août 1935

Ces journées au Dézaley sont belles mais fatigantes. Je travaille de onze heures du matin à cinq heures du soir et rentre par un train de six heures. Mais la chaleur aidant, car elle tape ferme ces jours sur la route du vignoble, le soir je rentre fourbu.

Je mange un sandwich sur mon échafaudage, deux pêches ou des figues que m'offre le vigneron, et comme le travail ne marche pas si mal je ne suis pas à plaindre.

[...]

La semaine passée, descendu voir Ramuz, j'ai eu la curiosité de m'aventurer vers notre maison des *Communes*. Tous volets clos en l'absence des locataires ; un peu mélancolique, la terrasse envahie de mauvaises herbes, un chèvrefeuille sec, un jouet défraîchi traînant sur l'herbe jaunie... Je suis décidé à rouvrir la maison l'été prochain car je suis las de cette vie d'atelier. Deux ans de ville auront été plus qu'assez pour moi. (4)

28 août 1935

Mardi j'ai garni une petite valise et suis parti pour la Champagne à 6 heures du matin *. La vie à Vermoise est très simple, le service est assuré par deux négresses de la Martinique. La ferme, comme à Montagny, prolonge la façade du château et les bêtes se promènent souvent dans le parc, surtout la volaille, les oies, les dindons. Le fils du fermier, petit Louis, 5 ans, et les jambes en accolade, est toujours assis sur les marches du perron. D'abord assez sauvage avec moi il s'est vite familiarisé et répondait vertement à mes plaisanteries : « Et puis ta gueule, sale vache ! »

Le soir on monte en bande à travers champs voir les étoiles. La campagne est presque inhabitée et les chiens chassent dans la nuit pour leur compte. On croisait de lourdes charrettes chargées d'avoine. En auto, le lendemain, des compagnies de perdrix marchaient au pas devant la voiture, comme des poulets.

10 septembre 1935

L'époque est décidément dure. Je m'en aperçois à l'effet produit par mes récentes décorations du Dézaley. Innocemment je croyais avoir fait toutes les concessions en vue du médiocre public que cette salle a coutume d'héberger... Eh bien je m'étais trompé. Des échos me sont parvenus par les B... mêlés aux visiteurs d'un récent congrès de médecins amis du vin, réunis pour une heure au Dézaley. « Ils vous auraient lapidé », m'ont-ils dit. Et telle était l'indignation de quelques-uns des conseillers d'Etat excités (et de leurs épouses) que je ferai l'objet d'une interpellation à la prochaine séance de la Municipalité. Dieu sait si le jeu n'en vaut pas la chandelle ! Je laisse passer la bourrasque, habitué que je suis dans ce canton aux critiques de ces fins connaisseurs qui ne voient pas une toile par an... mais je sens que *soulever l'inertie de ces gens ne sert à rien*. Vallotton, Cendrars, et tant d'autres m'avaient prévenu. L'œuvre par elle-même est peut-être médiocre... *mais je sais que c'est de la décoration*, la salle est restée claire, les sujets sont *peints sur le mur*.

Hier, ma boîte sous le bras, j'ai fait au Dézaley une dernière course. Ma boîte à peindre prenait forme de boîte de chirurgien car

* Chez Maurice Auberjonois, fils aîné du peintre.

j'avais à redresser un nez... prothèse qui a eu pour résultat d'enlever à ma figure centrale tout son mouvement. Cette seule concession aux réclamations des autorités n'arrange pas les choses, ni d'un côté ni de l'autre.

L'opération n'ayant duré qu'une demi-heure, j'avais devant moi l'après-midi entier et j'en ai profité pour dessiner jusqu'au soir dans les rochers de Rivaz. Le temps s'y prêtait, une journée de septembre chaude et lumineuse... cette paix complète que j'avais goûtée cet été. Pendant quatre heures je n'ai vu personne sur cette espèce de môle en rocs naturels placé sous la minoterie de Rivaz. Rien, pas un bruit, et après le passage d'un vapeur les vagues envahissaient mon refuge. (5)

2 janvier 1936

Paris :

Un quartier pauvre sur la Montagne Ste Geneviève, plein de couvents, de collèges, de prêtres, de bruits d'orgues. Ton frère et moi l'avons battu sous la pluie, en quête de pain et de sardines avant la messe de minuit que nous avons écoutée à St Etienne du Mont. Mauvaise messe — théâtrale. Mais un autre soir, le Salut, dans le couvent des Sacrés Pères du St Esprit (un ordre de missionnaires) et là dans une chapelle modeste il m'a été donné d'entendre dans toute sa perfection du chant Grégorien. Soixante Pères, jeunes et vieux, la plupart avec de longues barbes, quelques noirs parmi eux, certains retour de Chine ou d'Afrique, portaient sur leurs visages les signes d'une grande fatigue.

Paris est triste, les magasins pauvres (seule la boustifaille occupe encore les gens, bien qu'on ne mange plus comme autrefois) et la rue sous la pluie moins engageante, pour moi surtout qui marche moins facilement avec mon mauvais genou. La misère chez les artistes est plus forte qu'en Suisse. Picasso ne peint plus, il écrit, Léger n'aurait pas vendu une toile depuis deux ans, et combien de garçons honnêtes qui sont inscrits au chômage. Les prix ont dégringolé au-dessous de toute attente, une jolie toile d'Utrillo pouvant être obtenue pour 400 francs français, un beau Modigliani pour Frs. 6000 au lieu de 80 000 ou 100 000 quand ce n'était pas 3 à 400 000. Prix autrefois absurdes dans un sens, aujourd'hui absurdes dans l'autre. Avec 10 000 francs or on se monterait une admirable

collection. Mais le moment n'est plus aux collections de luxe. On serre son argent si argent il y a. On se méfie de tout : de sa femme, de ses enfants, de ses domestiques, du magasin, du wagon, du plat que l'on vous sert, de la monnaie que l'on vous rend, des hommes, des choses, de Dieu et même du Diable, ce qui ne rentrait pas dans nos habitudes légères.

12 mars 1936

Cette revue *Transition* qui te publie est-elle éditée en anglais ? Je le pense puisque Joyce s'en occupe. Tu m'as l'air de posséder maintenant l'anglais aussi bien que le français, mais pour écrire tu dois te sentir moins à l'aise. Le style est évidemment la partie délicate par excellence. Ramuz par exemple n'est pas doué de ce côté-là comme C.-A. Cingria et certains jeunes Français. On est renversé de voir la facilité avec laquelle tant d'écrivains, hommes et femmes, s'exprimaient au 18^e siècle avec le bon exemple de Voltaire et de Jean-Jacques. Tu devrais un peu lire du Saint-Simon ou des contes de Voltaire ou de La Fontaine sans bien entendu rien pasticher parce qu'on est perdu à ce jeu-là. Jules Renard, par exemple, s'exprime clairement et très simplement (son besoin de faire de l'humour mis à part) il était du reste entouré de boulevardiers genre Tristan Bernard ou Capus, intelligents et très moyens. J'ai lu avec beaucoup de plaisir son *Journal* paru il y a 2 mois environ — c'est plein de courtes scènes sur les mœurs des paysans, de dialogues ; on tombe sur de jolies choses et sur de mauvaises aussi. Charles-Albert force son style dans ce moment, use de procédés qui ont cours et qui le diminuent. Mais incontestablement il est un écrivain de grande race, doué et paresseux. Mais il ne faudrait pas lâcher la proie pour l'ombre, c'est-à-dire ton métier pour celui d'*homme de lettres*, un titre qui fait toujours sauter Ramuz en l'air. Giraudoux, Claudel, Salmon sont les meilleurs exemples d'écrivains qui écrivent à côté d'un métier principal parfois apparenté il est vrai. (6)

7 avril 1936

Le Vendredi Saint... à St Saphorin entendre un prêche de Gagnebin qui vient d'occuper cette chaire du district de Lavaux. Ce petit village étonnant de grandeur, que je ne connaissais pas, m'a rassuré sur l'esprit de tradition de nos vigneron. Les maisons restent

nues, sans fleurs (tout au plus un pot de jacinthes à une fenêtre), du linge qui pend partout, et l'auberge communale à l'enseigne de l'Onde — une frégate toutes voiles ouvertes, d'une ferronnerie élégante et simple. Il pleuvait doucement, les montagnes seulement visibles à leur sommet, et par les rues les voiles blancs des catéchumènes, et des groupes de grands garçons avec des bottines neuves.

20 avril 1936

Hier dimanche dans la matinée je suis monté voir dans une clinique de Sauvabelin un écrivain pauvre et atteint de la tuberculose que Mermod a rapatrié à ses frais, un garçon sans trop de talent, facilement exigeant, mais à plaindre malgré tout. Avant ma visite trop matinale j'ai erré dans cette forêt devenue un parc artificiel : lacs, rocailles et cascades. J'ai offert un croissant à trois daims pelés et j'ai senti tout le froid de ce dimanche en préparation avec sa perspective de complets neufs et de *mousses* absorbées par des recrues désœuvrées. J'ai travaillé tout l'après-midi pour effacer cette impression déprimante.

La ville plus bruyante chaque jour. J'ai réussi à force de me plaindre à obtenir que l'on réglemente la musique des chanteurs de rue, peu intéressants voyous qui déchiraient l'air de leurs saxophones des heures durant. Des agents montent parfois me demander si je suis satisfait des mesures prises... (7)

12 juin 1936

Depuis quarante ans que mes concitoyens — radicaux et libéraux — ne me prêtent aucune confiance je trouve un peu vain de continuer la lutte autrement qu'en imposant ma peinture que je ne leur montre du reste pas, l'opinion des Suisses allemands et des peintres de Paris me suffisant.

4 avril 1937

Je suis surpris que tu aimes les Goncourt. A vrai dire je n'ai jamais lu leur Journal qui doit convenir à leur style imagé et déjà impressionniste. Lorsque tu auras pris goût à Montaigne tu ne liras plus rien d'autre. [...]

Ramuz vous donne toujours *du pain et du vin*, ce qui a sa valeur à notre époque de cocktails — mais pourquoi faut-il toujours qu'il s'en excuse avec des minauderies peu conformes à son bel équilibre ? Pully est le but d'un pèlerinage, le mot n'est pas trop fort. Peu de jours se passent sans que les admirateurs viennent sonner à sa porte, et souvent ils viennent de loin. Il reste très simple, surtout lorsque nous nous voyons en tête-à-tête, le parfait ami. En société sa minauderie le reprend, c'est fort dommage.

8 octobre 1937

J'ai hâte qu'à défaut d'articles sur le métier que j'ai promis à Simond, tu envoies quelques-unes de ces impressions d'Amérique pareilles à celles de toi dans la *NRF*. Ces fantaisies pleines de fraîcheur font absolument défaut chez nous. L'étudiant a une peine infinie à sortir de sa coque, il est pris dans une gangue d'expériences scolaires. Un *vrai âne chargé de livres* (Montaigne dixit), peu ou pas d'imagination, Bergson, Gide ou Nietzsche comme *catalyseurs*. Une page de Suétone ou de Montaigne les échaufferait autrement que ces modernes chefs de file qui sont aussi dangereux pour un jeune sans tempérament que l'ont été pour un jeune peintre Rousseau, Cézanne et Seurat. A ce sujet je te recommande « La Vie des Douze Césars », texte juxtalinéaire de Suétone. Une douzaine de portraits aussi aigus parfois que du Saint-Simon. C'est écrit sobrement, avec une partialité nécessaire. Certains portraits sont impressionnants, avec des détails d'une crudité inouïe — telle cette mort de Néron, sa fuite à travers les marais, enveloppé d'un *petit manteau usagé* ; ou cette mort de César que le souci de *bien tomber*, bien drapé, poursuit pendant que ses meurtriers le frappent. Je ne lis plus guère de modernes, j'ai trop à rattraper pour combler mes lacunes de lecture, mais aussi quelle jouissance de découvrir à mon âge tout ce que j'ignorais.

Quant à mon « journal » auquel tu attaches une importance qu'il est loin d'avoir, je peux te dire franchement qu'il se borne à

enregistrer les quelques faits pratiques de ma vie journalière et ne présente aucun intérêt littéraire quelconque. Les quelques élucubrations que j'ai eu la faiblesse de te lire à Sion je les écrivais pour moi, sans que l'idée me vienne de les livrer à des lecteurs. Dieu merci ! C'est assez de faire de la médiocre peinture.

14 novembre 1937

La courte promenade que j'ai faite vers St Sulpice a suffi pour que j'admire un beau coucher de soleil sur le pays voilé de brumes légères. Tout ce pays qui monte doucement vers le Jura n'a pas été gâté, il demeure intact et c'est bien lui seul auquel je me suis attaché. Lausanne c'est la médiocre ville de province ! de petits clans alimentent leur vie quotidienne de potins, de menues distractions, et je ne sache pas que leur cœur ou leur cerveau batte plus vite devant telle manifestation artistique qui les dérange dans leurs habitudes. Ramuz le sent bien qui vit cloîtré dans sa retraite où il a su demeurer grand. Le succès qui l'atteint lui donne une paix de l'esprit très enviable. Je n'en suis, hélas ! pas là. Je crains que les quelques années qui me restent à vivre ne m'apportent pas cette grande satisfaction de voir mon travail reconnu comme simplement honnête. Cela ne m'empêche pas d'y trouver, dans mon travail, un plaisir toujours plus grand, sans que j'en sois content. Je sais bien ce qu'il ne faut pas faire — mais je ne sais pas encore la façon de m'y prendre pour faire de bonnes choses.

13 avril 1938

Reçu une première carte de Ch.-Albert (Cingria) d'un patelin français où il excursionnait avec des amis. Ne lui ayant pas répondu de suite, une deuxième carte arrive : « Je crains que vous ne soyez fâché, écrit-il, vous ne répondez pas. Le ton de ma carte était sans doute déplaisant. Je vous parlais des Thermopyles, un sujet qui, je le sais, vous est pénible ! » Trop drôle ! (8)

7 septembre 1938

Le mois d'octobre sera suffisant je crois pour que je prenne les quelques notes nécessaires au tableau important que je voudrais peindre cet hiver dans mon atelier. En attendant j'en prends à Paudex, dans un coin que tu connais bien (me dit Ramuz) pour y avoir travaillé avec Gagnebin lorsque tu potassais ta géologie pratique dans le lit de la Paudèze. Je ne pouvais désirer un site qui répondît mieux à ce que je cherchais : ces blocs de rochers gris-jaunes, ces bancs de cailloux blancs, et la masse de verdure que l'automne d'un jour à l'autre risque de jaunir, ce qui changerait toute l'harmonie que je veux et que je trouve en cet endroit. Ce matin pour la 4^e fois j'ai profité d'une jolie lumière grise pour aller peindre avant que le soleil ne vienne chambarder *les effets d'unité*. Mais j'aurais dû m'y prendre plus tôt — descendre vers 6 hrs. du matin. Dans ma crainte de manquer mon tram je suis parti sans déjeuner, et arrivé à Paudex le ventre creux j'ai pris mon petit déjeuner dans une pinte, le classique café au lait avec un morceau de fromage. C'était charmant.

16 octobre 1938

Mon esprit plus libre me permet de trouver des capacités de m'exprimer dans mon métier, alors que je me croyais déjà vidé. A Sion un soleil impitoyable a compliqué mon travail (ce charlatan de soleil, disait Corot). Ce n'est pas que Sion soit gai. C'est une ville dure et parfois assez déprimante. La nuit tombe à 6 h. 1/2 — un petit vent chasse les feuilles mortes des platanes, et une seule petite vache attachée sur la place de la Planta meugle et tourne autour de sa corde dans la poussière. Les vendanges tiennent toute la population éveillée — tard dans la nuit de grands hommes ivres parlent dans la rue ou chantent brusquement, comme inspirés...

Mes tableaux en vue — je n'ai que de petites esquisses assez maladroitement, mais plus fraîches, plus tranquilles que les précédentes. La vieille Baronne de Courten est morte. Je n'en ai conservé que quelques dessins dans sa tenue de pauvre (son mouchoir rouge autour de la tête avec un immense chapeau d'homme défraîchi, et sa queue de robe balayant la route) mais ils sont suffisants pour que je la situe appuyée sur une branche de poirier, entourée de grandes servantes en noir et de petites vaches noires hautes comme des chiens. J'ai bien le paysage — un vague champ gris, une

carrière jaune et un ciel pâle, presque blanc. J'ai une maison blanche aux volets fermés en bordure de la route (cette banlieue de Sion près des abattoirs) et 4 garçons enlacés... Une toile par temps gris où le blanc de la maison doit tout exprimer.

8 novembre 1938

Dans un numéro de *Mesures* j'ai goûté ton article en partie — certains passages très bien, assez inattendus comme présentation, d'autres qui m'ont moins plu sans que je me permette de critiquer bien entendu. Je veux dire par là que l'abus des images que tu dessines avec esprit et un sens très aigu d'une particulière réalité, cet abus risque un peu de vous détourner, de vous distraire du fond même qui a la solidité et la vraie sève remontante. Paul Morand dont l'exemple n'est pas à suivre abondait en incidentes heureuses et originales, mais cela au point qu'une fois ces images écartées il ne restait plus grand-chose. Tu n'en es pas là. Mais à mon avis c'est un danger dont il faut se garer.

18 novembre 1938

Lorsque Jules Renard pour décrire la pluie qui tombe dit simplement « il pleut », il a raison. Et son conseil est bon. Pour cela, Saint-Simon est inégalable. Je recherche à ton intention dans le voyage de Montaigne en Italie quelques passages courts et en même temps si complets qu'un seul mot n'y ajouterait rien.

« Le dimanche des Rameaux je trouvai à vespres en une église un enfant assis au costé de l'autel sur une chaise, vestu d'une grande robe de taffetas bleu, neuve, la teste nue, avec une couronne de branches d'olivier, tenant à la main une torche de cire blanche. C'estoit un garçon de quinze ans, ou environ, qui par ordonnance du Pape avait été ce jour-là délivré des prisons, qui avait tué un autre garçon. »

« Lors nous avions des roses à Rome, et des artichaus ; mais pour moi je n'y trouvai aucune chaleur extraordinaire, vestu et couvert comme chez moi. »

Un portrait de la Reine d'Espagne par Saint-Simon :

« Faite au tour, défigurée à l'excès par la petite vérole — maigre alors, la taille dégagée et bien prise, les côtés longs, extrêmement fine et menue par le bas. »

Un portrait du Duc d'Albuquerque :

« J'aperçus devant moi tout contre une porte de l'appartement de la Reine un petit homme trapu, mal bâti, avec un habit grossier, sang de bœuf, les boutons du même drap, les cheveux verts et gras qui lui battaient les épaules, de gros pieds plats et des bas gris de porteur de chaise. Il vint à tourner la tête et me montra un gros visage rouge, bourgeonné, à grosses lèvres et à nez épaté, mais les cheveux se dérangèrent par le mouvement et me laissèrent apercevoir le collier de la Toison d'Or. »

On pourrait en citer indéfiniment de ces portraits — c'est sur eux que se porte la description, ils s'isolent au cours des pages et prennent par là même plus de force. (9)

29 novembre 1938

C'est incroyable ce qu'une vocation remplit à elle seule à partir d'un certain âge la vie tout entière ! Il y a des trous, bien entendu, mais ces trous sont pires lorsque l'on cherche à les remplir artificiellement. Lorsque la santé vous épaula on peut, jour après jour, sans lassitude, voir ces jours se suivre sans chercher à leur donner une résonance différente. Je pense à mon travail, bien entendu, et je pense à cet intérêt que tu as trouvé dans les lettres vers lesquelles tu as été appelé irrésistiblement. C'est la plus sûre garantie je ne dirai pas de bonheur mais d'appétit contenté...

Je me lance dans une grande toile sur laquelle je risque bien de perdre mon hiver — un groupe de fauves allant du noir profond au blanc, reliés par des jaunes avec la verticale verte de la dompteuse. Il faudrait la maîtrise et la simplicité de Vallotton pour réaliser cette toile comme je l'entends. Le métier me manque — je fatigue mes tons par des retouches. (10)

L'étoile de Vallotton brille chaque année plus fort. On finit par se rendre compte qu'après les grands maîtres (Seurat, Cézanne, Renoir) il a été, toute proportion gardée, le seul peintre avant Picasso. Et chez nous on continue à ne voir qu'Hodler qui était un grand Suisse, mais non un grand Européen comme Vallotton. Hodler, cela se comprend encore — mais Biéler sacré grand maître c'est bien notre goût politiquard vaudois. Tout ce que je redoute pour ma petite part c'est d'être arrêté dans mon travail, d'assister à sa déchéance. Mourir n'est peut-être pas tellement à craindre ! C'est vieillir ! (11)

28 janvier 1939

Je te remercie de bien vouloir me réserver une bonne place au pavillon suisse *. Si je n'accepte pas, c'est que j'attends que tout naturellement le Département des Beaux-Arts me choisisse parmi les peintres qui représenteront notre pays au New York World's Fair. Autrement je ne voudrais pas me mettre en avant. Je n'attends du reste jamais beaucoup de ces grandes bastringues. Ce que je désire pour le moment c'est de peindre une quarantaine de toiles sérieuses que je puisse exposer dans trois ou quatre villes suisses. Là seulement je peux compter sur un résultat pratique.

13 mai 1939

La description de ta vie semble te transporter dans une île du Pôle Nord, avec tout ce que cela comporte de solitude, d'abandon. A mon âge ton installation me tente encore, et pour un rien, si j'en avais les moyens, je filerais te rejoindre partager ta soupe aux pois et ton poisson. Mais tous les soucis du monde me retiennent ici, enchaîné à cette vie médiocre à laquelle je ne résiste qu'en travaillant du matin au soir. La seule chance de ventes repose dans une exposition d'ensemble depuis que les marchands ont fondu sur place, faute de clients, (et, il faut le dire, faute de bonne marchandise) — à Paris comme ailleurs, et pour exposer il faut un lot de toiles que je n'ai pas encore réuni grâce à ma prodigieuse lenteur d'exécution, à mes scrupules de Suisse et aux nombreuses contrariétés tant physiques que morales qui m'ont entravé. A présent cela commence à marcher. En tout cas ce ne sont pas les distractions qui peuvent troubler mon travail.

25 mai 1939

J'attends d'avoir une réserve de quelque 50 toiles pour exposer un peu partout où l'on me le demande. Ce sont les seules chances de vente que ces salons d'un ensemble adroitement composé. Mais mon travail est lent, avec un déchet considérable. Ma cote n'a pas

* A l'Exposition de New York (1939).

baissé, ce que je pouvais redouter par l'isolement dans lequel je me trouve. Ma manière ne plaît guère. Mes recherches d'ordre technique sont propres à dérouter des gens portés sur le sujet. Je sais que j'ai raison. La véritable émotion que procure l'œuvre d'art (de quelque nature qu'elle soit) est d'ordre technique. Toute l'émotion qui se dégage d'une œuvre aussi divinement humaine et humainement divine que celle de Rembrandt est due à la magie de son métier, de ses dons de peintre. Le spirituel se greffe involontairement sur le temporel. Mais je ne tombe pas pour cela dans les erreurs glacées ou littéraires du surréalisme ou du cubisme. Je suis retenu malgré moi.

5 août 1939

Rien ne différencie notre métier du vôtre. Rien ne les distingue sauf la difficulté que nous avons, techniquement parlant, à enlever des détails une fois qu'ils ont été fixés sur la toile. Le tableau se fatigue. Pour vous il suffit d'un trait de plume. Nous cherchons la simplicité, le dépouillement ; même abordé dans un esprit de synthèse nous cédon's à la diablerie des détails. Enfin tout cela est passionnant, épuisant aussi. Chargé d'années je trouve infiniment plus de peine à l'achèvement d'une toile qu'il y a 40 ans.

14 août 1939

Samedi j'ai cédé à l'appel pressant de Maurice T... (il est malade, très atteint) et je suis allé passer la nuit dans leur belle campagne de Bellefontaine. Ce petit retour de bien-être (auto, valet de chambre, beau parc) j'y suis assez sensible à condition de n'en pas supporter le poids moi-même. Dimanche matin j'ai accompagné ma cousine au salon du Prado qui bat le record des entrées (les toiles vagabondes du Musée de Madrid). Elle boite tout bas ! Quatre étages d'escaliers genre Société des Nations m'ont obligé de réquisitionner deux gardiens pour hisser ma cousine à sa destination. On nous a pris pour le Duc et la Duchesse de Kent, également présents. Renée portée à bras sur un fauteuil rouge, avec son immense chapeau blanc empanaché de rouge, et moi portant les cannes comme le valet du Lord Mayor, cela faisait impression malgré mes vêtements fatigués. (12)



Chanteuse à Bobino (premier état).

7 septembre 1939

Depuis quelques jours je n'ai pas touché un pinceau, l'esprit absent, n'y croyant plus. Je sais dans le fond que j'ai tort, cette abstention est un réflexe physique. L'œuvre, si modeste soit-elle, doit se poursuivre ; la toile peut être peinte, le petit jardinensemencé, les enfants doivent continuer leur ronde, obscur contrepoids créateur à l'immense destruction déjà en marche. Car il ne faut pas se faire d'illusions, cette destruction dont la civilisation de la vieille Europe a été menacée, dont on la menaçait en paroles avant la guerre, cette destruction est en branle. Que restera-t-il d'un Continent sur lequel s'étendra la guerre comme un incendie ? A voir l'Espagne dont il ne reste rien après seulement deux années d'une guerre localisée, il est facile de prévoir ce que sera notre Europe...

Dimanche, à l'arsenal de Morges où j'avais accompagné ton frère j'ai vu Villard, un acteur de la troupe de Copeau (il avait joué le Diable dans notre *Soldat* de Stravinsky), un Villard effondré, pas rasé, chaussures crevées. Il était mobilisé, sans le sou. Assis devant son équipement comme devant un jeu de puzzle (à quelques-uns nous avons *construit* son sac, réparti ses effets) il me disait avoir quitté Paris la veille, parlé avec un sien ami, un Père Dominicain retour du Portugal, par l'Espagne qu'il avait traversée dans toute sa largeur. C'est un pays ruiné, pourri ! Un train sur dix fonctionne, tout est brûlé, détruit, saccagé. Un pays entier en friches, misère, famine. Une armature militaire fonctionne, ou plutôt sévit durement, par obligation, pour éviter l'anarchie toute prête à exploser par seul besoin de vivre. La conclusion est facile à tirer pour ce qui nous attend. Nous en parlions hier avec Ramuz chez qui j'ai passé deux heures réconfortantes, car il est l'homme des situations difficiles et qui sent, qui voit en profondeur...

Sept heures à l'arsenal... le gros de la mobilisation avait passé, les retardataires seuls occupaient la pelouse du vieux château, des hommes venus surtout de France, deux éléments bien distincts, employés et voyous de Paris, agriculteurs du Pays de Gex. La cour d'entrée avec ses vieux canons fleuris de géraniums chauffait sous un soleil d'été.

10 septembre 1939

Reçu un appel de M... m'offrant de me donner de tes nouvelles... Entente impossible avec ce numéro. Je le connais de longue date

— il n'a pas changé. L'âge a plutôt accentué ses défauts, et de voir plongé dans son fauteuil ce polichinelle rose, abîmé sous le poids des événements, me tendait les nerfs à l'extrême. Il sait pourtant que ses titres et ses rosettes n'ont rien de séduisant. N'aurait été la présence de sa femme qui déjà souffre assez de ce contact difficile, je ne lui aurais une fois de plus pas mâché ma façon de parler. On trouve dans les jardins de banlieue de petites tortues achetées sur des charrettes par un écolier, lâchées sur une pelouse, et totalement oubliées après d'infructueux essais de conversation. M... c'est cela, sauf le mutisme. (13)

20 octobre 1939

Rencontré C... — attaché au corps diplomatique d'une ambassade étrangère — c'est comme le trompette d'un escadron, plus qu'un cheval, bien sûr, mais moins qu'un soldat.

Une chose est certaine pour moi c'est que je dois partir — je m'aigris et je maigris, la misanthropie me guette. Paris me permettait de m'évader, de respirer de nouveau quelques bouffées d'ozone. La frontière est fermée de ce côté-là, reste l'Italie, et comme je te l'ai dit je vais profiter de l'occasion qui m'est offerte pour aller passer quelques jours à Rome.

23 novembre 1939

J'ai une petite exposition à Bâle, une douzaine de toiles seulement, mais l'ensemble se tient ou du moins se tenait à l'atelier. Ces braves Alémaniques (ne plus dire Allemands... on se fait casser la g...) demandent à grands cris des expositions de peinture, des conférences et concerts, pour faire diversion aux obus allemands dont les éclats viennent parfois gicler dans les rues de Bâle. On y vend même parfois un tableau — geste méritoire de la part des amateurs — geste en tout cas inconnu en Suisse romande. A Rome j'ai réussi une assez belle série de dessins, dont j'ai pu vendre une partie à prix bas, ce qui m'a payé mon voyage et mon séjour.

14 janvier 1940

En Valais, en Italie, à Paris j'ai consigné dans un cahier, à bâtons rompus, des impressions sous le titre « Le Carnet de la Blanchisseuse ». La solitude de ces séjours où mon travail de peintre n'éveillait pas que des émotions plastiques — de courts loisirs, des trous que l'on remplit comme d'autres les remplissent aux cartes, au café, cette solitude a provoqué chez moi des réactions spontanées, sans valeur, sous forme de morceaux qui, exhumés, n'ajouteront rien à une œuvre si insuffisante de peintre. Un croquis parfois complète quelques lignes et là encore je suis surpris (en les revoyant, ces croquis) combien la plupart sont faux. Dans ce carnet que je te laisse tu trouveras des souvenirs capables de t'amuser.

Samedi 11 mai 1940

L'invasion de la Hollande et de la Belgique a automatiquement déclenché chez nous la mobilisation générale qui s'est effectuée ce matin à 9 hrs. dans un ordre parfait... Le ciel, pour donner satisfaction aux astrologues, rassemble des planètes avec le panache de deux comètes, paraît-il... Attendons calmement les événements. Un temps idéal préside à tout ce branle-bas guerrier. Hier Lausanne était semblable à une ruche : les soldats mobilisés mettaient de l'ordre dans leurs affaires (banques, bureaux, commerce) d'où une agitation fébrile, et les habituels étudiants braillards chantaient l'hymne national en criant « à Berlin » sans se douter de la *distance* qui sépare Lausanne du but de leur convoitise.

28 septembre 1940

Je quitte Sion demain matin, la tâche que je m'étais prescrite étant achevée. Je rapporte une douzaine de toiles dont deux sont acceptables... ou du moins utiles.

Aujourd'hui je me donne congé, les jambes molles, le cerveau vide. Echoué sur un banc de la Planta, devant l'échope de *Philibert*, qui lui n'a pas le cerveau vide (c'est incroyable l'activité de ce camelot de foire, son sens d'attirer l'acheteur, de ne le lâcher que les mains pleines) — je suivais d'un œil de convalescent les allées

et venues des gens des villages qui une fois vendus leurs cochons et leurs fruits se ravitaillent en lacets, bretelles et objets de première nécessité. L'automne s'est installé dans un cadre encore vert d'arbres chargés de fruits, mais aux flancs des montagnes traînent les fumées et les brouillards d'octobre.

Ce pays où depuis 40 ans je reviens sans en être lassé, tu le connais. Les nuits sont chargées d'étoiles... et d'avions anglais en *business trips* du côté de l'Italie. Cette nuit tombe brusquement. La grand'route fuit vers St Maurice et les montagnes coupent le ciel encore clair au couchant. Beau, mais pas très gai.

24 novembre 1940

Nous sommes, mes sœurs et moi, montés en taxi à Mézery enter-
rer la vieille Maria (femme du jardinier de la maison familiale à
Beau Cèdre). Nicolas (son mari) a perdu la mémoire, mais porte
toujours droite sa vieille tête blanche de paysan bernois. Près du
collège de Mézery — vue sur la porcherie — un vieux cheval a
amené sur le corbillard un cercueil empanaché de chrysanthèmes.
On a monté ce cercueil au premier dans la grande salle où quelque
pasteur devait prolonger son prône dont je me suis dispensé. La
salle était glacée. J'ai attendu dehors avec les hommes, massés
pour *suivre*, une fois la cérémonie, le culte, terminés. La vue était
douce par dessus le verger sur toute cette belle campagne vau-
doise étalée dans la brume jusqu'au Jura. On a fumé des « bouts »,
on a plaisanté entre vieux : Charbon, Bourgeois, Mayor, chauves ou
tout blancs, mais le teint cuit et l'œil plissé. Toujours ce mélange
de nos campagnes, quelques châtelains : de Blonay, de Rham, le
Comte de N... l'air de chef de rayon, et ces vieux qui, eux, avaient
conservé leur distinction, leur race. Cette petite place, le cheval
endormi, les lamentations du pasteur qui venaient du collège, une
chatte qui avait pris la place du cercueil et jouait avec les fleurs,
tout cela formait une scène paisible, sans tristesse, naturelle et
simple comme la vie menée par Nicolas et sa vieille femme. Cela
m'a fait du bien. (14)

[...]

Tu te rendras compte qu'enfin nous sommes touchés — écono-
miquement — et tenus serrés de toutes façons. Pour mon métier
cela se complique du fait que tous les « *Mahlmittel* » (vernis, huiles,

essences) sont rationnés, que les couleurs sont devenues introuvables sur le marché de Lausanne, et qu'à Genève où j'ai été obligé de courir hier je me suis uniquement ravitaillé en fonds de tiroir. Cela me sera par exemple impossible de peindre de grandes toiles que je projetais. Tout cela n'est rien. On le sent bien, les gens sont raisonnables...

1^{er} janvier 1941

Rentré à pied de Lavaux. Le temps valait la promenade dans un pays absolument désert, sans une auto vu la pénurie d'essence, sans un villageois. On eût dit le pays abandonné, refoulé par une invasion qui n'aurait pas laissé de traces. Toute cette solitude correspondait si bien à ce temps bleu-noir de dégel — les montagnes à demi ensevelies dans un ciel épais et gris, le lac coulant doucement comme un fleuve sous la poussée d'un vent de printemps ; les collines brunes, tachées de neige ; et d'un village à l'autre les coqs trompés par cet air printanier s'appelaient sans repos.

Mon retour a été agrémenté de trois alertes contre avions en une seule heure. Peu soucieux du règlement dans cette campagne endormie j'ai dû pourtant m'abriter une première fois de mon plein gré ; une seconde fois, traqué par la garde civique qui m'a poussé dans une embrasure de porte cochère sur la place du Faucon. La porte venait d'être revernie à neuf, pas encore sèche — je me sentais retenu par les ailes comme un oiseau pris à la glu.

19 juin 1941

Sion :

Vers 9 heures je descendrai au bord du Rhône comme je l'ai fait ce matin. Une demi-heure de marche pour trouver, passés ces plantages à l'Italienne qui forment la banlieue ouest de Sion, cet épais maquis cher aux faisans en bordure du fleuve. Là le Rhône court serré contre le pied de la montagne. Sa berge gauche est impraticable. La droite par contre offre une berge étroite semée de sable fin, très abritée. J'y ai passé deux heures ce matin, couché sur le dos, l'esprit perdu dans le bleu profond du ciel. Parfois un nuage se formait, vite résorbé. Une paix immense...

6 juillet 1941

La France est déjà assez abattue sans qu'on l'humilie davantage. Mais, avec beaucoup d'autres, on sent la France *foutue*, le mot n'est pas trop fort, un *finis Galliae* que d'aucuns prédisaient et qui se réalise. Je ne pense pas que la France disparaisse de la carte. Elle est trop vivante, trop nécessaire, mais son rôle de premier plan a cessé, et ce sera beau si elle sait vieillir comme l'Espagne, j'entends l'Espagne d'avant sa Révolution, car l'actuelle est ruinée, inerte, ouverte à la famine, aux maladies, comme au Moyen Age...

En attendant, l'Allemand draine systématiquement la France, la vide. C'est bien ce qui nous menaçait, nous autres Suisses, et nous menace encore, et explique la persistance de l'armée tenue en haleine. Notre mot d'ordre, le seul, est la *résistance*. Le spectacle des débris d'armée française entrés chez nous en désordre, comme des troupeaux, a été salutaire pour nos soldats... Il est bon de le répéter ici car nombreux sont ceux qui jugent absurde toute résistance. Ce n'est pas l'avis de notre Etat-Major décidé à une résistance à tout prix. Que nos premières lignes de défense soient les unes après les autres facilement enfoncées par les armées du Reich, on l'admet. Mais cette résistance se ferait dans le Massif du Gothard, plus fort que n'importe quelle Ligne Maginot, et là un noyau solide de troupes bien armées pourrait tenir deux ans, coupant les communications terrestres entre l'Allemagne et l'Italie. Voilà le plan, grosso modo, présenté en raccourci. Je m'y rallie entièrement. Et puis l'exemple de la France est un vrai cauchemar. Tout plutôt que de passer par où ce malheureux pays passe et passera. (15)

7 août 1941

J'ai pu cette dernière semaine aller me documenter à Renens, où je puise dans la même famille de vanniers des impressions que me refuse la jeunesse vaudoise envoûtée par le régime scolaire. Chez les Ostertag, 17 enfants nés dans la roulotte m'ont donné depuis plus de 15 ans tous les modèles dont j'avais besoin et tous de la plus rare qualité. Une seule fille sur le tas, et assez laide. Les garçons admirables... admirablement élevés, purs et simples, assez sauvages. Je t'en enverrai une photo.

Madame Ostertag à qui je demandais si le bois voisin de leur roulotte était à leur disposition m'a répondu que oui, mais souvent

mal fréquenté, que les enfants n'y allaient plus seuls depuis qu'un Monsieur s'était livré devant eux à de mauvaises manières. « Qu'a-t-il fait devant toi le Monsieur, Astrid ? » dit-elle à sa fillette de 8 ans. Je m'en doutais et changeai le cours de la conversation. Mais la mère insistait pour montrer le danger de mauvaises rencontres, et la fillette, pressée de répondre, dit très simplement : « Il m'a montré sa boutique. » Et voilà !

J'ai échafaudé une toile pour des glaneurs. Pris un nombre considérable de dessins. Tu connais ce pays de grande banlieue, un peu triste, qui sent la gare de marchandises. Il repose de la beauté trop vue du vignoble.

La Suisse entière a changé d'aspect ; les blés prédominent, et pour cause, et aussi le colza et les pavots pour l'huile. Ce côté un peu gris, propre au pays, a disparu — pays à foins, pas à blés comme la France, et qui n'a pas gagné à toutes ces taches jaunes assez vulgaires. Comme je ne suis pas paysagiste je n'en souffre qu'au cours de mes rares promenades. J'ai plusieurs toiles sur le chantier. Elles sont au repos, trop grandes pour être entreprises lorsqu'on est privé d'une partie de ses moyens. Ils reviennent, ces moyens. Je suis étonné de trouver une certaine réserve de forces qui parfois semblent devoir tomber.

18 août 1941

Morges continue de mener cette vie un peu endormie qui lui est propre, mais le cadre, à défaut de sa vie intérieure, est demeuré intact. Le même petit port encombré de péniches usées, la même douceur bleue répandue sur l'eau, dans le ciel, et des radios chantonnant dans les rues ensommeillées. Les jours se font plus courts. Je le remarquais de mon train lent qui me ramenait au bercail à 9 heures. La nuit tombait sur les champs, tous fauchés. Mais sur le Jura d'un bleu noir, le ciel était encore pur, un grand ciel d'été où s'allumait la première étoile.

Pauvre et brave petit pays dont je n'aime guère certains dirigeants politiques, profiteurs essouffés et importants, mais dont le peuple rural demeure simple et modeste. Ces femmes du marché, toutes droites sous la pluie devant leurs corbeilles de légumes trempés — elles s'excusent de monter leurs prix — tel petit bouquet d'œuillets cueilli de nuit, avant le départ de la voiture qu'elles pousseront au petit jour par nos durs chemins campagnards. (16)

12 octobre 1941

Montagny s/ Yverdon

Je t'écris de mon lit. Tout le *château* (!) dort. Il est vrai qu'il n'est en réalité que 7 heures. Depuis le 6 octobre nous avons abandonné l'heure axiale qui gênait le paysan. Et l'ayant retardée d'une heure, nous autres peintres nous perdons une heure de lumière précieuse vers le soir.

A Montagny rien n'a changé depuis mon arrière grand-père Isaac Auberjonois qui l'avait acheté à son retour de son service en Pologne, lors de son mariage avec Rosine, Baronne van Roell, une Hollandaise. Ton oncle s'était contenté de garnir la muraille de l'escalier d'entrée de piques et de *morgensterns* devant évoquer nos guerres de Bourgogne et l'incendie du château par les Bernois.

J'hésitais, à voir de l'atelier tomber des déluges, d'aller à Montagny. Pourtant une accalmie vers 17 heures m'a redonné l'envie de respirer les souvenirs de notre vieille maison. J'ai débarqué sous de nouveaux torrents à la gare de Valleyres. Sans lanterne ce n'était guère commode de trouver son chemin dans une nuit d'encre.

Aujourd'hui il fait un grand vent qui bouscule dans le ciel des nuages échevelés. Le pays a jauni d'un jour à l'autre. Taché de violents coups de soleil il paraît plus jaune encore. Je le retrouve bien après 2 années d'absence, et son manque de séduction me frappe, son manque de grâce. Pays de pied de montagne jurassique, avec ses boqueteaux de chênes rabougris, ses cultures détaillées, ses villages serrés contre le sol. Et que de troupeaux, de cloches de vaches et d'églises ! Dans le train de Ste Croix où s'entassaient les voyageurs trempés, même impression que pour le pays.

Des contrastes allant de l'ouvrier de campagne pris de vin, l'air sournois, à des bigotes de sectes, laides et refoulées. Toujours quelque pasteur d'une paroisse de vallée écartée, retour d'une conférence, d'un concert d'harmonium. Enfermé à Montagny je n'en supporterais pas l'air pendant une semaine sans tomber dans le marasme ou l'alcoolisme. Et pourtant d'y chercher quelques petites notes de souvenir ne m'attriste pas. Les Edouard (de Meuron) ont su conserver intact le cachet de cette vieille maison, comme mon père et mon grand-père l'avaient observé, n'y introduisant que le luxe de la bonne chère. Les tapisseries des chambres tombent en lambeaux, les couvertures des lits sont pleines de trous, mais dans la cheminée flambe un glorieux feu de bûches bien sèches, et je sais qu'à midi nous mangerons un râble de lièvre à la crème arrosé de vins français de haute marque. Je retrouve une tradition de famille à laquelle j'échappe, par ma vie d'artisan, dans une ville où

l'on mange mal et où la race se perd. L'aristocratie s'est encanail-
lée dans les grandes villes, la bourgeoisie pue l'Ecole, le peuple est
devenu le petit-bourgeois. Et partout flotte le relent de notre poli-
tique radicale, refuge des avocats ambitieux.

Au bout de 24 heures je sens qu'il me faut fuir cette maison de
famille où se perpétuent des idées saines, que j'ai d'ailleurs suivies
par goût, par un certain besoin de propreté, de charité, mais non
par souci de morale...

J'entends les geais qui se chassent l'un l'autre aux faîtes des
arbres, sous mes fenêtres. Ce grincement qu'est leur cri est bien
de Montagny. Il était le même pour les parties de chasse de mon
père où cet oiseau pour modistes prenait la place de gibier plus
sérieux. Mon père est mort il y a plus de 20 ans et j'aurai 70 ans
l'an prochain, et mes fils ont passé 30 ans. La courbe se dessine.
Je l'enferme mieux ici dans sa forme elliptique, si heureuse jusqu'à
présent, malgré le branle-bas énorme qui secoue le monde ces der-
nières années.

13 octobre 1941

Je termine 4 toiles qui doivent figurer à Zurich (naturellement)
dans un salon sélectionné parmi quelques artistes représentatifs du
mouvement artistique en Suisse. Cela pour commémorer (re-natu-
rellement) le 650^e anniversaire de la Confédération. Je n'ai pas
exposé à la Nationale de Lucerne cet été. Ces grandes foires aux
tableaux ne me disent plus rien ! Une coupure de journal d'un cri-
tique alémanique que m'a envoyée un confrère m'a bien amusé. Le
dit critique déplorait l'absence du *Greise Auberjonois* (du vieil Auber-
jonois). A l'entendre je suis le seul à pouvoir prétendre à la succes-
sion d'Hodler ! Tant mieux — et tant pis pour le vieillard.

27 octobre 1941

Dimanche il y a 8 jours j'ai pris le train de 16 hrs. pour Epesses
où je n'avais pas mis les pieds depuis des semaines. On commen-
çait les vendanges dans le vignoble. Le pays était saturé de pro-
meneurs. Une gaîté d'ivrogne courait dans l'air car la récolte est
belle, très abondante. Mais rien n'était beau, ni les gens, ni la vue !
Un soleil déjà bas à l'horizon tapait sur les vignes trop jaunes, sur
le lac trop bleu, et un grand ciel semé de nuages noirs, blancs et
dorés en faisait un décor d'une copieuse vulgarité.

4 dec 43 Cher ami Vous êtes bien gentils d'être venu ~~me voir~~
me voir. Un me lira. La prochaine fois, j'espère bien vous recevoir
dans ma chambre où on est décidément mieux pour causer;
ce lit et ce décor étranger m'intimident. Et puis, d'ici là, j'au-
rai peut-être pu recommencer à m'occuper, ce qui est la
grande chose. Ce que j'ai vu par ma fenêtre n'est, d'ailleurs,
en ce moment-ci, pas très gai. Tant pis, il faut tenir le coup;
je vous envoie d'être au chaud, debout, avec de la couleur
et des idées. Est-ce que vous auriez, par hasard, un livre
sur Philippe II, traduit de l'anglais, l'auteur est un nom-
mé Hackett (?) et me le prêtiez-vous, si vous l'avez lu?
Il paraît qu'il est très bien (le livre) et puis j'en peux plus
m'intéresser qu'à des livres où il y a des faits - sciences,
voyages, histoire. Je vous en remercie d'avance et vous
prie de trouver ici mes bonnes amitiés R.

4 décembre 1941

Une seule fois j'ai mis le nez dehors pour aller à St Sulpice relever la forme d'un bateau qui m'est nécessaire pour les illustrations d'une plaquette de Ramuz, *Adieu à beaucoup de personnages* éditée par Mermod... Par un froid assez vif car le soleil ne se montre guère, j'ai piétiné deux heures durant au bord d'un lac immobile, comme verni de rose par le soleil couchant. L'enclos réservé aux pêcheurs, cahutes en planches, bateaux tirés sur la grève, était désert. Seuls deux cygnes, le cul en l'air, broutaient comme des génisses les algues sous-marines.

17 mars 1942

La vie a renchéri du double, et certains articles ont décuplé. Moi je vis dans mes vieux habits, dans mes vieilles et solides chaussures, me bornant à vouer toute mon activité dans la recherche incessante des produits nécessaires à mon métier. Jusqu'aux pincesaux qui deviennent introuvables. C'est une chasse continuelle, souvent stérile. Je t'ai réservé un exemplaire (numéro sur Chine) de la plaquette que Mermod a éditée il y a trois mois de l'*Adieu à beaucoup de personnages* de Ramuz. J'ai dessiné 7 planches, pour la plupart des *portraits* des dits personnages (Jean-Luc, Aline, Samuel Belet) non pas que je me soye inspiré de ces figures — le jeu eût été trop dangereux. Je me suis contenté de puiser dans mes portefeuilles, choisissant ce qui me semblait opportun. J'ai tablé sur des *rencontres* souvent heureuses. Mermod me houspille pour obtenir des bois gravé pour un *Ubu Roi*. Je verrai ça plus tard — le temps me manque pour que je m'y mette de suite comme il le voudrait.

26 septembre 1943

La guerre a déclenché en Suisse un intérêt pour les Beaux-Arts qui se témoigne (en Suisse alémanique du moins) par des achats massifs de toiles et de dessins. Je serais plus productif que je ne le suis que la guerre ferait ma fortune comme pour le plus vulgaire fabricant d'obus...

Je suis à Sion depuis 3 semaines. J'ai retrouvé ma vieille chambre qu'encombrent des études, des toiles cahotiques. Sous ma fenêtre la grande place de la Planta retient toujours quelque petite vache oubliée qui creuse la poussière dans ce cadre de grandes maisons seigneuriales couronnées de rochers, de montagnes bleues, de montagnes déjà blanches, les plus hautes, car l'automne est venu brusquement, chassant les hirondelles, versant sur les feuillages fatigués par quatre mois de gros soleil de lourdes averses glacées... *

Sans date [1945]

J'ai lu de belles choses ces dernières nuits : des nouvelles de Cervantès et la traduction de l'Agamemnon d'Eschyle par Claudel. C'est la première œuvre que je suis tenté d'accompagner de planches lithographiées — tenté et retenu par ma fatigue. Chaque page est une découverte dans ce théâtre, chaque figure est d'une telle taille, que ce soit Cassandre ou Clytemnestre ou encore Hélène. C'est incroyablement beau toutes ces figures tirées d'une légende. Les grandes figures de notre mythologie chrétienne (ou ce qui sera dans quelque millénaire une mythologie, je pense ??) le Christ et la Vierge, et les Prophètes, et Saül, et David qui lorsqu'il chantait un Psaume avait deux esclaves assis sur ses jambes, tant étaient violentes les secousses provoquées par ses cris. (17)

* Lettre remise à F. Auberjonois en Tunisie par un voyageur.

20 décembre 1945

Noël se prépare à ce qu'on le célèbre au bruit de mastiquantes mâchoires, sans aucun souci de la naissance du Christ. Une pitoyable humanité traîne dans les bars, les cinémas ; et le seul moyen d'échapper à cette contingence consiste à se cloîtrer chez soi. Je fêterai mon Noël assez solitaire, comme d'habitude. Je pense aux Noëls d'autrefois, à l'arbre gigantesque de Mon-Repos, aux plum-puddings flambants, aux jeux de snap-dragon, à ces froides nuits claires peuplées de traîneaux, de chevaux égayés de grelots. Il est vrai que c'était il y a plus de cinquante ans, que par deux fois la guerre a passé sur des années de désarroi...

Paris demeure couché sur le flanc quoi qu'en disent quelques bourgeois fortunés qui en tâtent juste de quoi entretenir de rassurantes illusions sur le sort du homard à l'Américaine. Mais la vérité est que Paris est *triste*, sérieusement blessé ; que le feu de paille de la délivrance ne chauffe plus l'enthousiasme facile de la liberté recouvrée ; que la grosse moyenne des Parisiens souffre dans sa vie resserrée. Plus de silhouettes élégantes sur la rue, plus de toilettes, mais des femmes mal chaussées et maquillées à outrance pour cacher leurs traits tirés ; et des hommes inquiets, brusques, tendus. De partout éclosent des revues, des hebdomadaires édités par n'importe qui. J'ai eu quelques visites de poètes de passage : Jouve, Pierre Emmanuel... J'ai évité la bande Sartre, Ponge, Aragon qui abusent de la Résistance dont ils seraient les seuls représentants.

10 janvier 1946

Les Français abondent à Lausanne : poètes, conférenciers, écrivains de tous poils. Je les évite de mon mieux. En France les vieux peintres (de mon âge) gardent la cote. Mais les jeunes sont assez affligeants. Dubuffet est seul à opposer à des mouvements bien artificiels une tentative de rajeunissement, de gaieté. Son œuvre n'offre pas beaucoup de *sécurité* ; je le lui dis, et nos échanges de lettres, fréquents, tournent vite à l'engueulade. Paulhan joue le rôle d'éminence grise. Ses préfaces, pour être gaies, n'en portent pas moins l'empreinte de son goût de la mystification... Tous les poètes écrivent sur l'art. C'est là leur tort.

Dimanche je suis allé déjeuner à Genève chez Balthus. Il a loué la belle Villa Diodati, appelée Villa Byron après que le poète y eut séjourné et écrit le 3^e Chant de son *Childe Harold*. Balthus, dont l'arrière-grand-mère était parente de Byron, a trouvé de son goût d'échouer dans cette belle maison où j'allais jouer enfant avec Arthur Diodati. L'emplacement est délicieux, et ce dimanche tout particulièrement la vue prenait un ton vieillot avec son lac noyé dans la brume et tous les grands arbres du parc d'une allure très anglaise. Balthus s'est vu confier la tâche de présenter en février un Salon d'Artistes Français contemporains. Il a réuni une cinquantaine d'œuvres sans intérêt, heureusement rehaussées par la présence d'une petite rétrospective où le Douanier Rousseau occupe certainement la première place avec *Les Horreurs de la Guerre*, grande toile ornée d'un cheval noir, soigneusement coiffé, à toute petite face de chat, chevauché par une vieille dame nue qui brandit une torche ; une galopade sauvage sur des cadavres roses, souriants ; le Douanier lui-même, nu comme un ver, mollement couché au premier plan. Le reste est assez quelconque et ne présentera rien d'intéressant pour les riches collectionneurs alémaniques, amplement pourvus en toiles de Cézanne, Seurat, Renoir & Cie.

[...]

Une vague tentative le Jour de l'An ne m'a pas réussi. La perspective d'une nuit solitaire, avec le bruit du Grand Pont et les hurlements démocratiques du peuple en liesse m'ont incité à me réfugier à Sion. Affaire de me changer les idées avant la longue tirée du vrai hiver. Mais je suis tombé sur une impressionnante baisse de température, sur mon vieil Hôtel de la Paix mal chauffé. Une chambre glaciale m'a obligé de boire une partie de la nuit ; et dans la crainte de me voir bloqué dans ce frigidaire avec une bronchite, le lendemain je tournais le dos à ces régions arctiques et regagnais sain et sauf mon vieil atelier poussiéreux mais chaud. Grâce à mes amis valaisans cette seule journée, cette seule nuit, continuellement arrosée de vins généreux, a opéré la diversion voulue.

A Sion j'ai soupé avec une très jolie femme très élégante, un peu coquette (pas assez pour bien ou mal tourner, malheureusement) et nous avons terminé la soirée chez les de Courten où jusque tard dans la nuit nous avons fumé, bu, bavardé. Décidément j'aime beaucoup la compagnie des jolies femmes. Est-ce parce que j'ai dépassé l'âge canonique qu'elles y trouvent (à ma compagnie) un plaisir de tout repos.

8 mars 1946

Les talents surgissent de partout dans la plus grande confusion, dans le plus grand désordre. J'en ai fait la preuve dans les visites presque journalières de poètes, d'écrivains français, qui sont étonnés et blessés de voir l'indifférence avec laquelle j'accueille leurs projets. Et chez les peintres c'est encore pire ! J'ai fait un saut jusqu'à Berne où mon ami Balthus a organisé sous l'égide de l'Ambassade de France un grand salon des *Peintres de Paris*. Les vieux seuls, bien ancrés dans leurs *possibilités*, offrent des œuvres vivantes, renouvelées (Picasso, Braque, Matisse, Rouault, Bonnard). Les jeunes flottent, retombent dans le cubisme, l'*abstract* cher aux Allemands, ou cherchent à s'exprimer en balbutiements plus primaires que primitifs. Je reste dans le rang !

[...]

Ici les conditions de travail ne sont pas mauvaises. Il est pourtant difficile de se créer une solitude à son goût — une solitude non dépourvue d'une certaine sociabilité. On voudrait pouvoir choisir parmi les raseurs et les raseuses qui viennent sonner à votre porte — on se crée une réputation injuste de misanthrope. Je dis avec Chamfort que celui qui n'est pas misanthrope passé 50 ans n'a pas aimé les hommes. Restent les enfants dont j'aime de plus en plus la compagnie.

13 novembre 1946

A propos de l'exposition (Peintres Suisses) à la Galerie Charpentier. Intentionnellement je n'ai consenti à n'exposer que des croquis, et d'après une coupure de journal ce sont 22 dessins de moi qui ont été présentés, alors que je n'en avais personnellement livré que onze...

Malgré mes avertissements votre déception devant ce lot représentatif des peintres helvétiques a été forte ! Or ces peintres ne représentent en rien le niveau de la peinture suisse. Nous avons en Poncet le plus grand peintre de vitraux en Europe, et de loin. Il faut avoir vu St Maurice et ses 12 verrières pour mesurer l'écart avec des décorateurs des Gobelins comme Lurçat & Cie. Trilhase *, un Rousseau moins tendre a émerveillé Dubuffet. Camenisch groupe

* Sic.

20 figures grandeur nature sans aucune influence parisienne ou alémanique. Et trois ou quatre autres de moindre envergure ajoutés pour faire bon poids n'auraient pas laissé cette indésirable et souvent méritée réputation calviniste et *honnête* que nous traînons comme un casier judiciaire.

22 avril 1947

Je me sens tout différent du jeune homme que j'étais encore il y a deux ans. On vieillit plus en dedans qu'au dehors. Ramuz à qui j'ai rendu visite il y a 8 jours se confine dans sa chambre de travail d'où il ne sort plus, même pas pour descendre au jardin. Je le comprends. J'en arriverais là si mon genre de vie ne m'obligeait pas d'aller chercher au dehors ma nourriture.

Ramuz me montrait l'horizon de sa chambre borné par deux fenêtres, dont l'une grillagée ne compte pas — et la plus grande encadre les branches d'un arbre fruitier planté près du mur de la maison. Cet arbre lui offre quelques branches qui résument les saisons soit qu'elles se détachent en noir sur les ciels d'hiver ou se garnissent de bourgeons, de fleurs, de feuilles vertes, de feuilles jaunes vite tombées aux premières pluies d'automne.

Soixante-dix ans, puis quatre-vingts ! La sagesse consiste à limiter sa vie, à l'enfermer dans un cadre plus petit où le travail puisse encore jouer son rôle, même en veillesse, et regarder venir la mort sans crainte. Chacun cherche à vieillir selon son goût, et je préfère une vie qui sur son déclin correspond à votre vitalité plutôt que celle des vieux marcheurs comme le peintre Harpignies qui ne renonçait pas à 94 ans aux plaisirs de la chair. Passant sous la fenêtre de sa petite amie il aurait dit à l'ami qui l'accompagnait : « Je ne monte pas ce soir, elle a son vieux. »

J'ai en moi un fond religieux incertain propre à me donner peu confiance dans les merveilles que nous offre la science et je n'y croirai vraiment que le jour où cette science tant vantée aura trouvé le moyen de me permettre d'aller habiter une autre planète.

† Mort de C.F. Ramuz 23 Mai 1947

Abano près Padoue où je prenais ma cure de boues

Le souvenir que je garde du parc négligé qui est la cour
intérieure de l'Hôtel Orologio. avec ses hauts platanes,
les fûts immenses et lisses de leurs troncs, et son groupe de
statues de pierre novicie; le grand calme de cette cour
formée par les divers corps de bâtiments, de ce qui fut autrefois
un couvent - une cour où les baigneurs ne se tiennent plus,
faute de distractions indispensables à leur paresse à leur
vies, - cette seule impression subsiste de ma cure,
écartée par une dépêche m'annonçant la mort de
Ramuz: le parc solitaire d'un Hôtel de Bains.
Ramuz l'eût aimé. C'est là que j'ai enterré

Son souvenir

P.A

Hôtel Orologio - Abano - Juin 1947

8 décembre 1947

Il n'y a que deux solutions valables : ou poursuivre ma vie de travail au Grand Chêne, ou la quitter et m'installer à Pully. Je sens que cette dernière éventualité l'emportera. Je ne suis plus d'âge à mener cette vie de bohème. Et je le sens encore mieux lorsque le moindre mal m'atteint et me confine en face de mes chevaux. La réadaptation sera difficile mais je ne suis pas homme à me laisser gagner par le bien-être, et je ne peux pourtant pas vivre éternellement. Ce ne serait pas un long bail que cette reprise de contact avec les Communes. D'autre part je crois à la *Maison*, à celle qui doit remplacer celle que mes parents offraient à leurs enfants, et surtout aux beaux-frères qui en ont profité avec bonheur. Ces sinistres repas du dimanche soir où l'on se gavait de nourriture — où les beaux-frères péroraient de politique locale en se gavant — où le cocher amenait les derniers vestiges d'une génération sous la forme de trois vieilles cousines : la Trilogie, comme nous l'appelions, Antonie de Cottens, Camille van Rendorp, ancienne dame d'honneur de la Reine de Hollande, et Lolo de Freudenreich. J'avais alors 15 ans. Cela a duré 5 ans. Ensuite j'ai filé ! Mais le souvenir de la *Maison* subsiste avec ses vieux domestiques, ses vieux chiens et ses vieux chevaux. Sans parler de mes parents que je mets en queue irrévérencieusement. Cette *Maison*, les Communes peuvent la représenter — à condition que je la rende vivante. Une bonne chambre en plein soleil ouvrant sur un jardin fleuri sera toujours pour vous une perspective de repos, de détente. Je m'attarde sur ce sujet parce qu'il a pour mon travail son importance. Je l'ai retourné sans fin dans ma tête. Le 24 mars je ferai retaper les Communes et, sans l'habiter, je suivrai le cours des réparations indispensables et verrai bien si je peux m'acclimater à nouveau...

17 janvier 1948

Dès que je sors de mon atelier je suis ébloui comme un hibou que l'on a amené en pleine lumière. Je vois la peine que j'ai à prendre une décision pour les Communes... je redoute d'aller m'y enfermer seul, d'entreprendre une nouvelle vie qui risque de compromettre les quelques années de travail que je puis avoir encore devant moi.

(A Bâle) je comptais m'enfermer dans ma chambre, y dormir tard, fumer inlassablement des cigarettes, lire, suivre de ma fenêtre le cours du Rhin si délassant, la fuite des nuages sur les collines de la Forêt Noire. Mais c'eût été trop beau ! Le téléphone m'a rappelé aux dures réalités des rendez-vous, des visites, des présentations, et du matin au soir, jusque tard dans la nuit, des Bâlois riches et fiévreux, lardés de bonnes intentions à mon égard, s'ingéniaient à nourrir mes yeux et mon estomac de bonnes choses, de belles choses, car il s'en trouve à foison dans cette ville regorgeant d'argent.

On m'a ramené en auto à 140 km à l'heure à Berne où je *devais* voir (das müssen Sie sehen lieber Herr Auberjonois) les Turner de la Tate Gallery, les Klee chers à Dubuffet — les premiers décevants au possible, les seconds d'une incomparable richesse. Trois jours de chasse, de vins, de vagues banquets bon enfant, et le retour à ma chère solitude...

Cette diversion a opéré malgré tout *homéopathiquement* si je puis dire : ma fatigue vaincue par la fatigue — le repos trouvé dans l'agitation... Vivre — couper sa tâche pleine d'illusions et de désillusions (ces dernières aussi indispensables que la continuelle présence du Diable tapi derrière les ailes de l'Ange), couper sa tâche de fantaisies différentes des soucis de la vie quotidienne. Cela les gens de notre société, de notre classe, ne le *sentent* pas, ne le comprennent pas car ils s'attachent par paresse d'esprit, par pur conformisme, à leur habituel *modus vivendi*. Qu'ils aillent au Caire, sur le Queen Elizabeth, à St Moritz ou aux bords du Léman, il leur faut retrouver leurs petites habitudes. Ils manquent d'imagination en tout. Ils s'embêtent. Il faut conserver son équilibre, avoir une solide armature, aimer par dessus tout le travail de son choix, même si ce travail se dérobe, et reste à distance comme le feu d'un phare plein de promesses.

13 juin 1948

Les Communes :

Quelques jours de chômage (ce qui me reste d'estomac m'a fait souffrir pendant 48 heures comme autrefois) m'ont pesé plus que je ne peux dire. La solitude ne me pèse pas à condition de pouvoir travailler. Autrement c'est intolérable. Les journées bien distribuées avec le seul travail comme but passent vite, surtout en été. Je me demande si pendant la mauvaise saison le temps ne me

paraîtra pas plus long. Souvent je me couche à 8 heures, il fait encore grand jour et dans ma vaste chambre à trois fenêtres que j'ouvre toutes grandes, l'air, la lumière, entrent librement. Et de mon lit les fenêtres offrent l'étendue du lac vu au-dessus du verger de cerisiers — le Rhône en somme (une hernie du Rhône) avec la Savoie tous feux allumés la nuit — Evian les Bains, Thonon les Bains, j'aime avoir la France sous les yeux. Et je m'endors de jour sans avoir envie de lire, me levant à 5 heures, réveillé par le chant (?) des oiseaux — un piaillage monotone et sans fantaisie.

14 juillet 1948

Mme. C est descendue à l'hôtel où j'ai tenu à aller présenter mes hommages à ce vieil enfant gâté venu avec une fée Carabosse, un chauffeur, une Hispano et cinq rangs de perles au cou. Conversation *made in Paris*. On passe en revue des noms qui sont à la page, on touche aux sujets plus sérieux sans aller loin, et je pense que le grand fautif est dans ma personne qui ne goûte plus guère la conversation que tout à fait profane, avec une très jeune et jolie femme que l'on ne prend pas au sérieux. Je suis bien de l'avis d'Eluard lorsqu'il dit que les gens du monde ne nous invitent que parce qu'ils s'embêtent chez eux.

[...]

Je médite de réintégrer le Grand Chêne... Les défauts des Communes résident surtout pour moi dans l'insuffisance notoire de l'atelier. Je m'y ronge les sangs... Du reste je n'aime la campagne que pour y passer en automobile. J'aime *la rue*, mais rien des distractions que nous offre la ville. D'autre part il faut être juste, les nuits sont parfaites.

28 juillet 1948

Je ne me souviens pas d'avoir passé d'aussi sombres jours. Sombres météorologiquement en plus, car depuis 5 ou 6 semaines les trombes se succèdent, et Dieu sait si cette absurde maison n'est pas faite pour recevoir l'eau qui coule le long de ses murs déteints ! Un joli tableau de ma vie en vérité, et pourtant le seul que j'aie

réussi à brosser depuis trois mois. Santé médiocre, nuits médiocres — rien ne manque : ni le bruit des baigneurs obstinés, ni les mouches, ni les *pies*, une famille de neuf bêtes qui se relaient dès l'aube avec leur infernal bruit de crécelle.

2 août 1948

Nous avons célébré le 1er août hier soir... Journée superbe. Une exception aux orages de pluie qui depuis deux mois viennent crever sur le pays journellement. Aujourd'hui la grêle s'en est mêlée. Cela dure 1/4 d'heure et se répète 3 ou 4 fois en diminuant. Puis le voile se déchire et la Dent d'Oche reparaît pure et stupide, sans un nuage.

12 septembre 1948

Je repense à mon premier contact ce printemps avec les Communes — à cette maison qu'il fallait rendre vivante — à cet atelier qui se refusait à aider un travail déjà éprouvé par le changement de mes habitudes... Certains jours je me sentais aussi perdu dans cette banlieue inondée que ces personnages présentés par Conrad dans quelque Malaisie sauvage. Le lac couvert d'une brume épaisse laissait filtrer le sifflet enroué d'un bateau à vapeur flottant à vide suivant un horaire que la Compagnie ne pouvait modifier. Je me sentais aussi perdu que dans l'Ouganda. Le lac devenait pour moi un grand fleuve hostile ; les gens de Pully aussi noirs avec leur vin mauvais que les noirs de la brousse.

[...]

Je voudrais que tes journées de travail ingrat te laissent plus de loisirs pour écrire — et cependant l'exemple des hommes de lettres qui foisonnent et pondent à journée faite des œuvres qui ne sont pas mûries n'est guère enviable. Il en est de même dans mon métier représenté par des individus qui disposent de beaucoup de temps et stagnent dans une espèce d'oisiveté improductive. Je pense à ces peintres du dimanche ainsi nommés parce qu'ils n'ont que ce jour pour peindre et qui souvent produisent des œuvres infiniment plus personnelles que celles de leurs confrères plus favorisés.

12 novembre 1948

Je bénéficie de ma réputation de mauvais coucheur. Tout cela prendra fin hélas d'ici quelques semaines. Les derniers obstacles à ma rentrée au Grand Chêne sont tombés les uns après les autres... Je me réjouis de retrouver le grand atelier — ici je n'ai pu peindre que de petites toiles. Une vingtaine ; maigre tableau de chasse pour 6 mois de travail. Je les ai portées chez Vallotton où les amateurs pourront les acheter. Ainsi le marchand qui a besoin d'être encouragé y trouvera son compte. De plus en plus j'évite de faire le marchand. Ce n'est pas mon métier.

[...]

Etant à court de lecture j'ai repris le Journal de Ramuz édité par Mermod en 1944, soit 3 ans avant sa mort. Le livre porte comme dédicace « De Profundis ». J'avais coupé une douzaine de pages seulement, découragé devant la médiocrité du début. J'avais eu tort ! Au bout de cent pages ce journal prend de la vie, et certains paysages du Valais, de Lavaux, de Paris sont ramassés dans une vision simple et vraiment belle. Ce qui est rarement le cas pour ce côté peintre qu'il avait en lui et qu'il prodiguait dans un style artificiel dans la plupart de ses livres trop surveillés. On l'a dépeint après sa mort comme ayant vécu dans la pauvreté, incompris du public, ce qui est faux. Ramuz a été gâté toute sa vie, sauf les deux dernières années, après sa petite attaque où il s'est senti mourir dans son œuvre et mourir lentement dans sa chair.

14 décembre 1948

Dubuffet, en tournée documentaire de dessins de fous, passe d'un asile d'aliénés à l'autre — Nyon, Genève, Cery, la Waldhaus (Berne), enfin Bâle. Il a débarqué à l'aube chez moi hier pour m'entraîner à Gimel (une succursale de Cery) où 300 malades avertis de notre arrivée nous attendaient dans ces interminables corridors, chacun isolé *orgueilleusement* dans son cas, et assez épouvantables à voir malgré tout. Dubuffet a organisé à Paris dans une des salles d'un immeuble prêté par Gallimard pour y abriter la Revue de l'Art Brut, une exposition d'œuvres d'une malade de Gimel à laquelle il prête plus de génie qu'elle n'en a. Elle a quand même

du talent et s'est prêtée à une confrontation devant des dessins qu'elle exécute par centaines avec une incroyable rapidité. Ses mains m'inquiétaient, si élastiques et mouvementées que je me sentais déjà saisi sous les maxillaires et étranglé pour le plaisir. C'était une vieille fille à cheveux gris, très propre, mais encore une fois inquiétante.

Une jeune doctoresse nous a menés dans son auto de Morges à Gimel, trajet aller et retour de nuit — ces nuits de décembre qui tombent d'un bloc avec du brouillard comme une lessive pendue au cordeau. Nous avons passé sur un beau lièvre. J'ai cru que c'était un petit homme blanc car il s'est dressé devant les phares. On l'a ramassé bien mort (ce qui est une consolation) et la Doctoresse le mangera... Le pays était triste. Je ne renouvellerai pas ces visites psychiatriques et laisserai Dubuffet poursuivre seul sa route semée d'enquêtes. (18)

Pully, le 30 décembre 1948

Je suis plongé depuis des semaines dans Stendhal. Je le relis tel qu'il se présente, avec ses hauts et ses bas ; et si l'homme est bien souvent le « cuistre » tel que Claudel le jugeait devant moi, l'écrivain demeure me semble-t-il en tête de tous les écrivains français du XIX^e siècle. Quels raccourcis dans son style, quelle distribution heureuse de ce qu'en peinture et en musique on nomme les pleins et les vides — les vides compris comme des repos — comme des pages de détente.

28 janvier 1949

Les premiers cahiers de l'Art Brut viennent de paraître, petits cahiers jaunes, entièrement fabriqués de sa main, présentant bien, mais inconsistants à l'intérieur et dont la critique ne prend même plus la peine de parler. Un numéro consacré à Aloyse, la folle que nous visitâmes ensemble, avec un texte trop élogieux, et un mauvais dessin qui a encore perdu à être rapetissé. Le second numéro est pire encore. Dubuffet remplit quatre pages d'une écriture volontairement enfantine, à l'orthographe revolontairement fautive. Si

c'est là le seul chemin qu'il ouvre aux lecteurs récalcitrants, je doute de la longévité de son journal. Il ne donne pas suite à son manifeste de réclame dont la tendance et le ton m'avaient beaucoup plu. André Breton qui cherchait une place pour donner suite à ses manifestes surréalistes n'y trouvera sûrement pas son compte. Dubuffet va aboutir à un cul-de-sac sans issue. C'est dommage car il est un catalyseur né, et la campagne qu'il menait en faveur d'un art instinctif souvent réservé à des fous, à des solitaires ignorés, à des ouvriers peintres du dimanche, voire à des enfants (dont on fait souvent trop de cas) cette campagne était bien nécessaire, surtout aux peintres en mauvaise posture financière, que les mirages de Paris tentent dans les heures de détresse, et qui essaient tous les *mouvements* pour aboutir à un triste académisme déguisé. Cette hantise des fous, des meurtriers schizophréniques enfermés dans leur cellule, finit par ne plus donner de sens à celui qu'il pourrait leur prêter s'il savait juger une œuvre bonne d'une mauvaise. Le succès, même obtenu par le scandale, vous joue facilement des tours à Paris. Picasso même avec son indéniable génie s'est enferré ces dernières années à force de chercher de nouveau la liberté. L'intermède de la céramique ne donne pas le change. Les snobs suivent bouche bée; certains critiques l'encensent maladroitement; d'autres s'en tirent avec des mots d'esprit : « Picasso n'est plus *dans son assiette* » — « Picasso défaillance ». Pas si drôle tout cela. (19)

1^{er} avril 1949

Certaines petites toiles sont bien sorties, surtout un portrait de femme en robe brune avec un perroquet assis (*sic*) à côté d'elle. L'équilibre des volumes est assez bien réalisé.

D'après un cliché très effacé que Mermod a déniché par hasard à Paris j'ai peint une toile où le ciel occupe toute la place, sauf une bande de terrain coupée dans toute la largeur de la toile par une barrière de chemin de fer. Appuyé contre la barrière *Rimbaud* — sans chapeau — le cou nu. Le cliché est criblé de taches rondes, pareilles à des planètes éteintes, l'une assez grosse qui sera le soleil. J'essaie de peindre un ciel roux. Le soleil d'un bleu sale. Rimbaud est vêtu d'un veston foncé, de pantalons blanc sale. Cette petite figure est tragique... (20)

24 mai 1949

Grand-Chêne (retour à l'atelier)

De quelle couleur as-tu badigeonné ta maison ? En Suisse alémanique, ils ne craignent pas le noir ou le violet foncé. Affaire de goût bien entendu.

Demain matin à 6 heures je déménage ce qui reste de caisses, châssis, etc... (plus mon lit et ma valise) laissés dans les caves des Communes. Et je m'installe au complet. Jeudi c'est l'Ascension, jour férié pour les païens ; ce qui a provoqué chez moi qui ne suis pas païen un mouvement de mauvaise humeur blasphématoire venant de ce jour chômeur intercalé dans une semaine si bousculée. « Il ne pouvait pas choisir un autre jour pour monter au Ciel ! » n'ai-je pu m'empêcher de maugréer. Je fais mea culpa car je ne déteste rien autant que les plaisanteries faciles contre le Ciel et la Religion. Ma dernière nuit aux *Communes*.

Hier soir, de la terrasse du Prieuré de Pully, avant de gagner mon lit, je voyais cette jolie maison si paisible, toutes les clématites en fleurs, un merle endormant la couvée de ses roulades — et je pensais à *l'atelier de travail* que je retrouve au bout d'un an, sans confort, sans cette paix extérieure que m'ont donnée les *Communes*. Mais la paix intérieure, celle du travail, j'allais la retrouver (santé aidant ?) et j'ai tourné le dos au lac...

8 août 1949

Je travaille bien et beaucoup, mais lentement. Je t'enverrai la photo d'une petite toile dont je suis content. Une toile intitulée *Ports I* Un homme en chandail avec un petit lion dans les bras, la barrière d'un balcon, et les murs blancs de la jetée qui se détachent sur l'océan vert noir. Je suis moins content du portrait de la dame de Winterthour, à part le chapeau. Et cette dame n'est pas susceptible car je lui ai fait une gueule à dormir debout.

26 septembre 1949

J'ai relevé à ton intention quelques passages des livres que je lis, mon cher Fernand, tu en goûteras sans doute comme moi la saveur. Ils font partie, ces passages, des *notes* que je prends depuis plus de 20 ans — ce que tu appelles mes carnets.

« Les nuages vinrent du Nord. Le coq du clocher se raidit sur son pic de fer. Les perdrix volèrent comme des pigeons, et le vent furieux dressa les lièvres debout devant leurs gîtes. » — Jules Renard.

« Sa fille (de l'hôtesse) avait de beaux cheveux châtons — une figure régulière et douce — et ce parler si charmant des pays de brouillard qui donne aux plus jeunes filles des intonations de contralto, par moments. » — Gérard de Nerval.

« La grossière tentation pour l'écrivain d'écrire des œuvres intellectuelles. Grande indécatesse ! Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix. » — Marcel Proust.

« Au concert symphonique : dans un silence de l'orchestre on entendit une voix qui disait : Oh ! moi je les préfère au beurre. » — ???

« Baudelaire dans une brasserie disait : Ça sent la destruction. — Mais non, lui répondait-on, ça sent la choucroute, la femme qui a un peu chaud. Mais Baudelaire répétait avec violence : « Je vous dis que ça sent la destruction. »

« Son chapeau était celui des gueux — haut et fier de forme, et les ailes tendues. » — Cervantès. (21)

5 novembre 1949

Réveillé comme d'habitude à 4 heures du matin et levé à 6 heures après une nuit très suffisante (car je me couche à 20 hrs.) je réponds vite à tes lignes, attablé devant le vitrage de l'atelier, avec la vue, à travers le carreau, d'une mouette plantée au sommet d'une grande tige (pour la radio de l'immeuble voisin) qui se balance sous le vent d'hiver. Vent et mouettes, précurseurs d'un hiver probablement sévère. Les mouettes viennent mendier du pain aux fenêtres. Bien qu'oiseaux migrateurs il nous en reste toujours un lot essentiellement composé de vieux garçons et de vieilles filles que la précaution de gagner les pays chauds ne poursuit pas comme les ménages destinés à la reproduction. Toujours la même histoire : Noé avait pris cette précaution en rassemblant les bêtes dans son arche. Les couples impurs réservés pour la reproduction, les purs (en plus petit nombre) sélectionnés pour l'holocauste. La reproduction l'emporterait-elle sur le sacrifice ?

[...]

J'ai pris comme modèle un homme natif des Ormonts. Il a le dos tatoué, pose habillé. Condamné à mort par contumace pour désertion à bord d'un bateau français (1914), s'est échappé, a baroudé 15 ans aux colonies. Il pose en costume bleu de marin, son singe Jimmy sur les bras :

L'une de ses jambes est ramenée sous lui. Elle gonfle les muscles de la cuisse — et son poids écarte l'orteil du pied nu. Un bras prend appui sur la boule du genou, avec la main qui pend, tatouée d'étoiles bleues. Le singe est bleu. La tête a pris sa place toute seule. Plus étroite que le large cou, elle le prolonge sous la plaque de cheveux noirs et gras, et les yeux bridés fixent durement un point de repère dans le miroir, où deux hommes bleus se regardent à l'infini.

[...]

J'ai revu ce charmant village de Mézery, tout dernièrement, ta mère m'ayant entraîné rendre visite dans son château à Frédéric de Puckler... J'ai retrouvé un grand vieillard à la crinière blanche, en train de tondre la pelouse devant sa gentilhommière. Sa femme... m'a pressé de conseils pour meubler deux niches vacantes à l'entrée du château. Je lui ai vivement conseillé d'y loger 2 statues académiques, la sienne et celle de Frédéric dernier du nom. Mon conseil a été peu goûté. Mais quelle douce vue que celle de la terrasse, avec ses prés, sa petite forêt de Vernand et la fuite des collines sur le Jura.

3 décembre 1949

Le point essentiel de ta lettre me paraît être ce projet de mes dessins destinés à illustrer ton livre. A cela je répondrai sans ambages: j'avais renoncé définitivement à toute illustration, jugeant fâcheux ce *moyen* cher aux éditeurs. Mes quelques tentatives dans ce genre ne m'ont jamais satisfait. Il me semble que l'auteur est tout indiqué pour compléter lui-même son texte de graffiti de sa main. Graffiti est le terme à la mode, peut-être faux, mais pris dans le sens que je lui donne assez juste. Des *traits* bouchant les espaces libres des caractères typographiques — une sorte de *repos* très loin de l'enluminure. Dubuffet, s'il ne tombait pas dans la caricature, aurait la plume voulue pour raviver son texte. Mermod a fait de ses

petits livres illustrés des colifichets élégants mais dénués de tout caractère. Sa dernière tentative, l'Adolphe de Benjamin Constant, me paraît être une simple trahison. Je prévoyais cet échec et l'avais averti que s'il utilisait à ces fins certains de mes dessins tirés de sa collection, je lui en laisserais toute la responsabilité ; et je lui demandais d'insérer en première page une notice ne me mettant pas en cause, le choix de mes dessins relevant de lui seul. Ainsi fut fait à mon plus grand soulagement. Car l'illustration de ce petit et beau livre est simplement absurde. (22)

Tu comprends où je veux en venir. Loin de moi l'idée de te refuser mon concours. Je trouve tout naturel que tu y aies pensé... Si j'avais le moindre talent d'écrivain cela m'amuserait d'appuyer certains de mes petits dessins d'un texte aussi simple que possible. Je recule devant ce projet.

Le dessin auquel je me livre encore avec tant de plaisir ne me sert plus guère que pour ma peinture. Si à la lecture de ton livre je me sens dans l'impossibilité de l'illustrer — je serai par contre très heureux de te soumettre des dessins que je juge très aptes à être enrichis de ta plume...

J'ai poursuivi ma lettre jusqu'à la nuit tombante — elle doit se ressentir d'une journée très fournie, et cela dès l'aube. De plus je suis généralement chassé de mon atelier par le ronron irritant de la force motrice qui, vers 16 heures, actionne la lumière au néon d'une réclame lumineuse installée sur mon toit, avec moteur au-dessus de ma tête. « La Pâte Dentifrice X Deux Fois Par Jour », telle est l'annonce lumineusement bête... Je fais démarche sur démarche pour que ce bruit obsédant s'assagisse. Jusqu'à présent sans résultat.

17 mars 1950

Je me félicite de ne pas avoir à gagner mon pain de ce qu'il est convenu d'appeler les affaires. La malhonnêteté y est courante, augmente de jour en jour. Même dans mon honnête métier de barbouilleur les escrocs s'y faufilent. Souvent on m'apporte des dessins de moi *qui n'en sont pas*, assez habilement imités. Les amateurs marchent. Ils marchent pour tout, surtout pour ce qu'ils croient être une belle occasion, soit un dessin de Frs. 300 pour Frs. 30, et faux.

[...]

J'ai la tête pleine de Londres sous Henri VIII et de cette grande époque, m'étant attelé pour remplir les heures creuses la nuit au drame de Shakespeare, l'un des plus beaux que je connaisse. C'est un vrai casse-tête, très passionnant, mais pour vaincre certains passages je dois prochainement avoir recours à une petite édition que j'ai commandée à Londres : The Oxford and Cambridge Edition — The Marginal and Footnotes ont résolu des explications propres à certains mots, à certaines tournures de phrases que seuls les érudits professeurs ont pu mettre au point. Il va sans dire que je ne songe pas à éditer le manuscrit qui ne verra le jour que dans plusieurs mois. Ma tentative avortée sur Joyce a été pour ma prétention une sévère leçon. Mais ce genre de travail me repose des longues journées de chevalet.

[...]

J'ai été jeune jusqu'à 76 ans — ce qui n'est pas mal. Mais depuis un an je me sens vieux, je me vois vieux dans le miroir, avec mes yeux rouges, mon nez rouge (d'eczéma, pas de boisson), et sur la rue je clopine, lourdement appuyé sur ma canne. Et j'aime moins la vie. Je pense beaucoup à la mort sans la redouter — on se sent las, dépassé par les événements, sans beaucoup de force pour savoir vieillir comme un sage. Les vieillards me font horreur avec leurs infirmités, leur puérile vanité qu'ils tirent de leurs *expériences de la vie* (?).

La solitude par moment vous pèse, mais la compagnie des gens me fatigue, surtout chez soi où l'on est seul à recevoir. Je mettrais volontiers au-dessus de ma porte d'entrée l'écriteau qu'avait placé chez lui Nietzsche où était inscrit : « *Ceux qui pénètrent chez moi me font honneur — ceux qui n'y entrent pas me font plaisir.* »

23 novembre 1950

Jouissance gastronomique procurée par mon boulanger, grand chasseur, orné d'une femme jolie. Ayant manifesté devant elle mon regret d'être privé de bécasses, ma surprise a été grande d'en recevoir une belle de ce brave mari. Je l'ai mangée chez ta mère, ma femme de ménage ignorant jusqu'à l'existence de ce volatile que j'aime manger très faisandé. Mon ami le docteur Reinbold, chasseur de bécasse émérite, m'a signalé le vice de certains chasseurs gastronomes de l'époque de mon père qui allaient jusqu'à garder la

bécasse morte *couchée* (pendue par la jambe elle se fût détachée toute seule comme une poire) *près de trois mois* ! Arrivée à ce sublime état de corruption, le gourmet, M. de Büren, l'étendait sur un croûton de pain trempé dans une vieille fine champagne et, muni d'un fer à repasser, l'écrasait sur le croûton, ce qui faisait « *Croûte à la Bécasse* ».

3 juin 1951

Picasso, armé de son génie, n'avait pas les mêmes scrupules que moi qui voudrais mais n'ose mettre de côté la préoccupation de la ressemblance dans le portrait. Il disait à une Américaine devant le portrait achevé en une matinée et orné de deux nez avec un nombril sur le front : « Et maintenant, tâchez de lui ressembler à ce tableau. »

3 juillet 1951

Bex : Grand Hôtel des Salines

Je suis ici depuis hier — pour une douzaine de jours... Je me rends compte à la fatigue que je traîne combien j'ai usé et abusé de mes forces vieillissantes les quinze jours qui ont précédé mon départ. J'avais à mettre au point une grande toile réservée par un amateur (nécessairement alémanique) et livrer à Markevitch le portrait de sa femme. Si j'ai réussi avec la première toile, la seconde a été moins heureuse du fait que les difficultés de réalisation étaient plus grandes. Il me fallait dans ce portrait de femme du monde tenir compte de son goût à elle, de sa ressemblance, et me satisfaire moi-même ; trois tendances plus ou moins inconciliables. A sa dernière pose Topazia Markevitch s'est déclarée enchantée et de la composition et de la ressemblance. Mais pour moi la toile n'était pas assez poussée et je lui ai demandé trois jours supplémentaires, sans elle, pour la livrer à son retour de Strasbourg et de Cologne où elle devait aller rejoindre son mari. A faire ces retouches j'ai enrichi la composition et détruit la ressemblance au point que Markevitch m'a prié de la retrouver telle qu'elle était avant d'en prendre possession. Ce petit travail je le ferai dès mon retour de Bex. Et les premiers jours d'août j'irai prendre en Valais quelques documents dont j'ai besoin pour un portrait d'homme — un Valaisan.

27 septembre 1951

J'ai renoncé au dernier moment à mon séjour en Valais. Sans regrets, car le retour aux lieux aimés vous réserve presque toujours des déceptions. A revoir ce coin d'élection, vraie réserve de chasse dans notre pays contaminé par le tourisme, on éprouve le chagrin de l'avoir bien compris, bien senti, sans pouvoir le réaliser dans notre métier. Trop longtemps le Valais a été entre les mains de peintres médiocres qui n'ont chanté que son folklore de pacotille (manteaux, robes et fichus, mélèzes dorés, combats de vaches). Cette dernière attraction avait permis à l'un de nos ministres bernois présenté à la Reine d'Espagne de rappeler à Sa Majesté que ces combats, proches parents des courses de taureaux (!) avaient l'avantage d'élire une Reine des Vaches — gaffe peu goûtée par la Reine d'Espagne.

Charles-Albert (Cingria) seul ne s'y est pas trompé. Il en a saisi l'autre caractère : « Le Valais, dit-il, est immatériel et arabe ! Pas terrien comme on nous assassine à le répéter. »

Espagnol aussi. Je l'ai toujours vu jaune et noir, balayé de lourdes averses tombées du cirque des montagnes. Ça comme toile de fond, avec des acteurs coiffés de fichus *blancs* — toujours en route, ou immobilisés, noires silhouettes flanquées de leurs mulets dans le fouillis des champs de maïs. Non, je ne regrette rien.

16 octobre 1951

G... m'a offert une promenade en auto. Nous y avons consacré l'après-midi, et j'ai choisi Montagny comme but de notre course. Pas gais ces retours aux lieux aimés. Déjà notre impression en descendant des Rasses était loin d'être folichonne, dans cette cuisine glacée de la ferme où trois garçons narquois cassaient des noix. Hier par contre le temps était à la page — brumeux sans être garni de brouillards — avec des coups de soleil sur les villages et les routes désertes. Si l'accueil du fermier Meylan a été réchauffant, dans la chambre chaude autour d'une bouteille de blanc, celui du jardin envahi par la broussaille, de la tour brelanchante et de la maison lépreuse n'offrait pas un coup d'œil réconfortant. Tout était d'une grande tristesse...

En auto nous sommes allés voir et *revoir* le château de Mézery, vide de son propriétaire, Frédéric Comte de Puckler, Prince de

Brawitz, un ancien camarade d'enfance perdu de vue depuis près de 60 ans. Il faisait une journée grise et douce, et le Gros de Vaud, que tu sais aimer comme moi (mieux que le bleu Léman) avait toute sa tenue dans une brume printanière. Croisé sur la route du village mon contemporain Alfred Charbon qui sait vieillir en paysan : toque en peau de chat et grosses mains nouées de rhumatismes. Nous nous sommes donné rendez-vous *sous terre* au petit cimetière dont il sait apprécier le calme comme moi.

13 janvier 1952

Je rentre du Taulard * ; toute la compagnie te salue en regrettant ton absence. Je devais me plier à l'invitation pressante d'Alfred Charbon qui m'assurait que la saucisse aux choux ne pouvait pas attendre. J'ai cédé avec la vague appréhension d'une expérience faite en ta compagnie, qui, renouvelée, risquait de me décevoir. Mes craintes étaient vaines. Ces quatre heures ont vite passé dans une atmosphère de conversation sérieuse due au fils Charbon, paysan et municipal, et surtout de Freddy, l'image de son père Nicolas qui fut jardinier de mes parents pendant 50 ans. Une saucisse aux choux parfaite, flanquée d'une salade d'endives et de carottes rouges, un café noir supportable, et le tout arrosé d'un rouge du pays coulant à flots.

Charbon (mon contemporain) toujours le même, la plaisanterie salée toujours prête. Freddy, retraité des chemins de fer où il a exercé son métier de mécanicien, maigre et osseux comme son père, et comme lui ayant cette distinction, ce sens des distances. Louis Dumur, valet de chambre en second à Beau Cèdre, puis servant comme supplément dans les salles à manger de la *société* est devenu l'image de Churchill, surtout lorsqu'il se loge un cigare au coin de la bouche. Il est de la race des anciens domestiques que le frottement aux gens du monde a rendus élégants et policés.

Drôle à dire, mais cette compagnie de paysans frottés d'urbanisme ne me pesait pas. Peut-être le souvenir que ces hommes déjà âgés (Freddy a 65 ans, Charbon 80) réveillait en moi de ma

* Près de Jouxens-Mézery.

vie de jeune homme à la veille de me lancer dans un métier dont j'ignorais toutes les difficultés. Beau Cèdre et sa vie facile, campagnarde, toute ma famille éteinte, et moi-même si chargé d'années — conscient de cette première vie morte et de la vie qui a suivi et marche rapidement vers la mort. Toutes ces impressions rassemblées sur quelques heures, dans un milieu d'hommes simples et heureux.

Pentecôte 1952

Je viens de signer un contrat avec un éditeur que j'engueule avec désinvolture. Comme j'ai cherché sans succès à réaliser mon projet d'illustrer *Ubu Roi* de Jarry à ma manière, qu'il me laisse toute ma liberté, je marche ! Une cinquantaine de dessins inspirés d'insectes, d'oiseaux diurnes et nocturnes tels que la chauve-souris, le pingouin, si proches de l'homme et de la femme.

6 juin 1952

Contrairement au plaisir qu'a pu te procurer l'édition d'*Ubu Roi*, je n'ai pour ma part éprouvé qu'une certaine désillusion. Cet ouvrage de luxe... ne correspond en rien à l'*Ubu* tiré à mille exemplaires (et bon marché) sur du papier de journal que je voyais clairement. Mais pris dans l'engrenage d'une affaire d'édition plus financière que juste, j'y ai laissé mon temps et mes illusions.

Nous traversons une époque paradoxale qui sent la fatigue, l'usure. Deux guerres successives et la menace d'une troisième guerre ont déposé en nous *une crasse* qui recouvre de bonnes intentions prêtes à germer, mais qui restent à l'état d'intentions seulement. Une grande malhonnêteté subsiste, visible dans tous les domaines. Et notre métier de peintres, d'artisans, en souffre comme les autres métiers.

Juin 1952

Si je pouvais me faire opérer et chasser le continuel vertige dont je souffre je n'hésiterais pas à me faire couper la tête... Je fais mes études de vieillesse, études assez ingrates car il faut compter les infirmités coûteuses et leur consacrer une bonne heure

de soins au lever du matin; puis apprendre à marcher en se servant des meubles qui se trouvent sous la main. Renoncer aux vacances mais essayer les diagnostics d'un docteur qui pense à tout autre chose. Apprendre à se contenter d'une nuit de sommeil dans les 4 ou 5 heures au maximum. Régime sévère, chasteté absolue, distractions abolies. Tout un examen assez difficile à passer. Enfin, au bout, et plus loin qu'on ne le voudrait, une petite lumière qui danse et se rapproche, une faux au bout d'un bras... ENFIN...

Je refais mon dessin, sans succès du reste... Fatigué.

Octobre 1952

La vieillese m'est tombée sur le dos du jour au lendemain. En décembre 1951, de jeune que j'étais, que je me sentais encore être, j'ai passé au rôle d'un vieux monsieur, physiquement et moralement. Lorsque je surprends dans la vitrine d'un magasin ma silhouette reflétée, c'est bien celle d'un vieux monsieur, qui marche à petits pas, sourit aux enfants qu'il croise sur la rue, passe du mutisme grognon à une hilarité facile. C'est frappant et peu encourageant. Je ne me sens plus jeune que devant mon chevalet, et là encore cette pseudo-jeunesse s'étiole au bout de deux à trois heures de travail... J'ai toujours peu prisé les vieillards, à moins que le génie ne consacre le nombre de leurs années, ce qui n'est certes pas mon cas...

« Lorsqu'un de nous sera mort, disait un vieux à sa femme, j'irai vivre à la campagne. »

2 janvier 1953

L'art est entre les mains de jeunes godelureaux incapables de dessiner un nez ou une pomme et qui se réfugient dans un art non figuratif que leurs aînés dont je suis condamnent sans rémission. Le marchand de tableaux à Paris spéculé de son mieux et sans aucune autorité sur des fausses-couches sans avenir. On m'offre un peu partout une salle d'exposition sans que cela me tente. Je travaille en paix. Pour vivre heureux vivons cachés. Une Europe fatiguée, tel est le bilan sur lequel 1953 va chercher à s'appuyer.

J'ouvre à nouveau mon enveloppe, déjà fermée — en relisant la tienne ! C'est au sujet de *tes dessins* qui ne paraissent pas devoir te donner toute satisfaction ! Là aussi tu es trop pressé — il faut d'abord t'y remettre. Pour le genre de dessins que tu cherches à réaliser en vue de compléments à un texte — il te faut partir du *modèle* — de *la nature* ; et tu possèdes tout ce qu'il faut sous la main : femme et enfants — chiens et chat, cavaliers (Mike) nus au besoin. User du crayon, deux B c. à dire *tendre* qui facilite le trait rapide que tu peux à *ta table* relever ensuite à *l'encre*. Un album avec feuilles pointillées détachables, papier ordinaire non glacé. Le modèle tranquille, *mais surtout en mouvement*. Album en mains, toi debout ; ne regarder que furtivement ton dessin, les yeux fixés sur le modèle, et en exécuter cent, deux cents au besoin dans une séance, *que tu révises à ta table*, la gomme prête à les corriger (mais le moins possible) et cela pendant que tu as cette figure encore dans la tête, dans les yeux. Il faut pouvoir dessiner (par exemple) un homme qui se jette par la fenêtre, d'un troisième étage ; *et ressemblant...* ajoutait Marquet — bon dessinateur de croquis. Tu verras combien ce genre de travail vous aide ! Les dessinateurs de grand talent, un Goya, un Jérôme Bosch — et à notre époque : *Toulouse-Lautrec, Rouveyre, même Sem*, un habitué mondain de Deauville, la plage élégante — poussent leur métier en vue d'œuvres beaucoup plus poussées, ce que tu n'arriverais pas à faire, n'ayant pas en mains le métier voulu. Mon procédé est vivant, éreintant parce qu'il nécessite une attention très tendue. Aller parfois à New York au jardin d'acclimatation prendre ce genre de croquis devant des bêtes sauvages. Un tigre dans sa cage, avant le repas, est agité, marche dans sa cage d'un mouvement rituel derrière les barreaux. Son mouvement ne varie guère — toujours le même, aller et retour. Une de ses pattes ayant marché *dans une colique* avait laissé une empreinte où sa patte rentrait chaque fois qu'il passait dessus.

Essaye et dis-moi ce que tu en penses — après quelques essais

[...]

Ne pas abuser du crayon trop pâle. L'encre de chine trop grasse pour une plume d'acier à moins que cette encre ne soit rendue plus fluide en y ajoutant quelques gouttes d'eau. Quant aux becs de plume ils sont toujours trop durs. On peut utiliser la plume d'oie, introuvable sur le marché actuellement. La prendre sur l'oie que l'on va manger en la taillant soi-même avec un vieux rasoir.

Juin 1953

La Suisse me semblait trop spectatrice, trop confinée dans son bien-être. Je m'en détachais positivement — sans doute parce que l'art créateur n'est pas de notre domaine. Nous étions, et sommes encore un peu, surtout un peuple de paysans et de soldats... Mon seul mérite à moi c'est d'avoir pu résister pendant 40 ans à cette atmosphère débiliteuse d'un pays où l'art est jugé comme un luxe. La guerre m'a obligé d'y rentrer, dans ce pays, en 1914, où, après Paris, je redoutais de vivre. Bien sûr notre pays n'a pas souffert d'une occupation, et tous les soldats mobilisés à la frontière rentraient chez eux sans une blessure. Mais chez nous domine un certain bon sens qui finit par manquer en France où ce qu'ils appellent l'intelligence prime tout. Or cette intelligence à la Cocteau je m'en passe. J'aime notre campagne, si je n'aime pas Lausanne ; elle me manque. Le vieux sang de mon père remonte-t-il dans mes artères fatiguées ?

9 juillet 1953

Lavey les Bains —

Le Rhône coule à plein bord, presque sous ma fenêtre, tout jaune de boue, avec un bruit de gros torrent de montagne. Un bruit très reposant. Jusqu'à aujourd'hui il n'y a eu qu'un jour de beau. Je ne quitte guère ma chambre. Je comble les trous de ma culture française (trous nombreux) et renonce à combler ceux de ma culture anglaise, incomblables, telle est la richesse de la poésie anglaise. J'ai pourtant traduit Lawrence, celui des *Seven Pillars of Wisdom*, Jules César, *The Tempest*, *King Henry the Eighth*, traduits non en vue d'être édités (Grands Dieux !) mais pour bien les connaître. De cette façon je connais bien une dizaine de pièces de Shakespeare, pas plus. J'ai laissé tomber Goethe, j'en étais gavé. Je me suis rabattu sur Hölderlin, Novalis, Nietzsche. C'est maigre bien sûr. On ne se rattrape pas de la vie de gigolo que j'ai menée pendant 22 ans. L'inquiétude m'a brusquement pris de me réaliser dans mes possibilités. Et j'ai dès lors travaillé sans arrêt à me refaire une peau neuve, à me débarrasser d'une gangue de fils de famille.

2 avril 1954

J'ai lu dans le *Veda* Hindou une observation assez frappante :
« Réviser (c'est-à-dire revoir) le bilan de sa vie à des époques fixes — soit vers 50 ans, et si l'on atteint cet âge, vers les 80. Laisser tomber les plus grosses parcelles de ces temps révolus, sans y chercher le souvenir inopportun... »

24 mai 1954

Sans la Suisse allemande je n'en mènerais pas large. On est, dans notre Canton de Vaud, à Lausanne surtout, d'un désintéressement pour l'art incroyable. Surtout n'y pas rentrer une fois sorti ! A leurs yeux on est fautif de désertion, on est muni d'un casier judiciaire. J'en sais quelque chose car Bâle, pour eux, est une ville étrangère. Et Dieu sait si Bâle est une ville cultivée, riche d'une tradition où, depuis des siècles, elle se perpétue dans tous les domaines, sous les traits de grandes figures — que ce soit Holbein en art, Erasme et Nietzsche à l'Université, Barth à la faculté de théologie, et quel musée, quelles collections présentées avec quel goût ! que ce soit le groupement d'une famille d'indigènes à la Nouvelle Guinée, dans leurs costumes de plumes d'oiseaux, merveilles de délicatesse qu'aucun couturier parisien ne peut prétendre réaliser, ou la présentation dans la salle des rares peintres européens modernes — allant de Toulouse-Lautrec et Cézanne à Miro et Braque — et offerte dans une lumière, dans un ordre parfaits. Chez nous l'artiste, l'écrivain a tourné résolument le dos au pays natal, qu'il s'appelle J.-J. Rousseau ou Benjamin Constant — sachant ce qui l'attend.

25 novembre 1954

Il m'a été facile de me consacrer entièrement et tardivement à une carrière à laquelle mes parents ne m'encourageaient pas. J'ai été fort mal élevé, en *fils à papa*. Ce n'est que tard que cette liberté m'a été accordée. Je me suis réveillé et mis à ma tâche. C'est tout.

A la clinique j'étais soigné par un Siamois très remarquable, qui se souvient nettement de toi à l'école. On a trouvé mon cœur en excellent état, ce qui me promet une coquette agonie à l'heure du grand départ.

28 mars 1955

Grand Chêne, 9 hrs. du matin

Je suis en bonne voie de retrouver ma liberté, d'aller et venir avec mes deux cannes. Las (très las) des secours que peuvent (ou devraient) me donner les médecins à *domicile*, j'ai recours depuis 4 ou 5 jours à un traitement de bonne femme qui m'a tout l'air d'une réussite et d'une découverte. Des feuilles de choux * appliquées sur les endroits sensibles (les genoux en l'occurrence) ont prouvé leur efficacité. De plus en plus, dans notre canton de paysans, l'appel au service des *mèges* (tolérés par le gouvernement) est devenu courant. Des guérisons très nettes remplacent les remèdes sans efficacité et très onéreux des médecins. La pharmacie est devenue une épicerie — absurdement coûteuse — grâce aux douanes. Un pharmacien est incapable actuellement de préparer un collyre ou un remède...

Beaucoup de mes confrères s'étonnent, soit en Suisse, soit en France et en Allemagne, de mon obstination à rechercher la solitude — à refuser ce qu'ils considèrent comme un honneur. Je viens de refuser de prendre part au salon annuel de Sao Paulo (Brésil), j'ai refusé d'exposer à Paris Galerie Visconti (galerie très cotée) comme j'ai refusé d'exposer à la Galerie Rive Droite dirigée par de Tapié, un cousin germain de Toulouse-Lautrec. Pour vivre heureux vivons caché, écrivais-je à Jean Paulhan...

Ce pauvre Charles-Albert (Cingria) mérite les éloges les plus fastueux pour son don de poète de la prose, de rare causeur, mais ses jugements nous laissent indifférents ! Il crachait comme un chat à l'ouïe d'un nom de poète ou d'écrivain, objet d'une passagère admiration. Tout cela a si peu d'importance lorsqu'on dévoile les coterie parisiennes, les franc-maçonneries de pédérastes, les vilénies exercées contre des confrères, surtout chez les écrivains, beaucoup moins chez les peintres ! Certains ont percé — d'autres demeurent ignorés. Drôle de ville que ce Paris d'artistes — injuste et suprêmement attrayante. Et surtout quel *peuple* admirable.

* Recette : on prend un bon gros chou frais. On prélève quelques feuilles que l'on a soin de fendre pour laisser jouer le liquide. Un bandage, et au lit pour la nuit.

2 mai 1955

Je ne veux absolument rien garder. Mon rêve serait un fauteuil, une cheminée au bois, et un chat... castré. Rêve irréalisable et qui me pousse à m'accrocher à cet atelier où je ne peindrai plus. (23)

6 juin 1957

L'abstrait a remplacé le figuratif. Les clients suivent le mouvement. Et rares sont ceux qui vous restent fidèles... Une modeste galerie de tableaux n'arrive plus à se ravitailler en marchandise nécessaire aux yeux des riches Américains de passage, plus soucieux du prestige des noms de peintres en vogue que de la qualité de leur œuvre. C'est ainsi que le prix d'un mauvais Matisse a centuplé, sans qu'on puisse l'obtenir du reste. Un Utrillo tout petit, payé 32 000 francs suisses, est le seul butin d'une certaine boutique. Maigre pitance du menu de l'heure actuelle. Foutue époque, mensongère chez l'homme comme dans le pays où il vit. Ma cote à moi, celle de mes dessins, de ma création, ne saurait se plier à un mouvement souvent factice qui tente un pasticheur pour son plus grand mal. Je mets un frein à mon tableau de critique.

Obligé de vivre en clinique, gibier de clinique où je suis par obligation détenu comme dans une prison, j'attends l'heure libératrice où je pourrai regagner les Communes. Ma santé a fortement baissé — j'ai vécu au lit — peut-elle redevenir normale ? J'en doute.

viel blaue
kleinte



St. A.

Janne

Dessin pour l'Amazone (dernier état).